



Le troupeau commun en Wallonie





Vachère avec « bordon âs-z-onês » (peinture) - (MVW).



Le berger de la hiède, 1820 - (MVW).

Tous les textes qui suivent ont été extrait des « **ENQUÊTES DU MUSÉE DE LA VIE WALLONNE** »

- Tome III - 11^e année - N^{os} 34-36 - Avril-Décembre 1935 (pp. 291-313);
- Tome IV - 24^e année - N^{os} 45-46 - Janvier-Juin 1947 (pp. 275-287);
- Tome IV - 24^e année - N^{os} 47-48 - Juillet-Décembre 1947 (pp. 347-377);
- Tome V - 25^e année - N^{os} 49-52 - Janvier-Décembre 1948 (pp. 65-80).

En couverture : Départ du troupeau commun en 1850 : le herdier sonne l'appel des bovidés et des chèvres.
(« Légendes et vérités du bon vieux temps » par Albert MONIN - Éd. Jean Petitpas, Bomal - s.d.)
et La herde d'Agimont, avant 1914 (*voir en page 24*).

En 4^e de couverture : Le petit herdier, dessin de Maurice SALME
(« Li p'tit Hièrdî, poème » par Louis LAGAUCHE - Imp. C. Gillard, Liège - 1926)
et « Herdier à Spa », 1820, d'après un dessin de Jos. BODY (colorisé).

Les troupeaux communs en Wallonie

La herde et le herdier

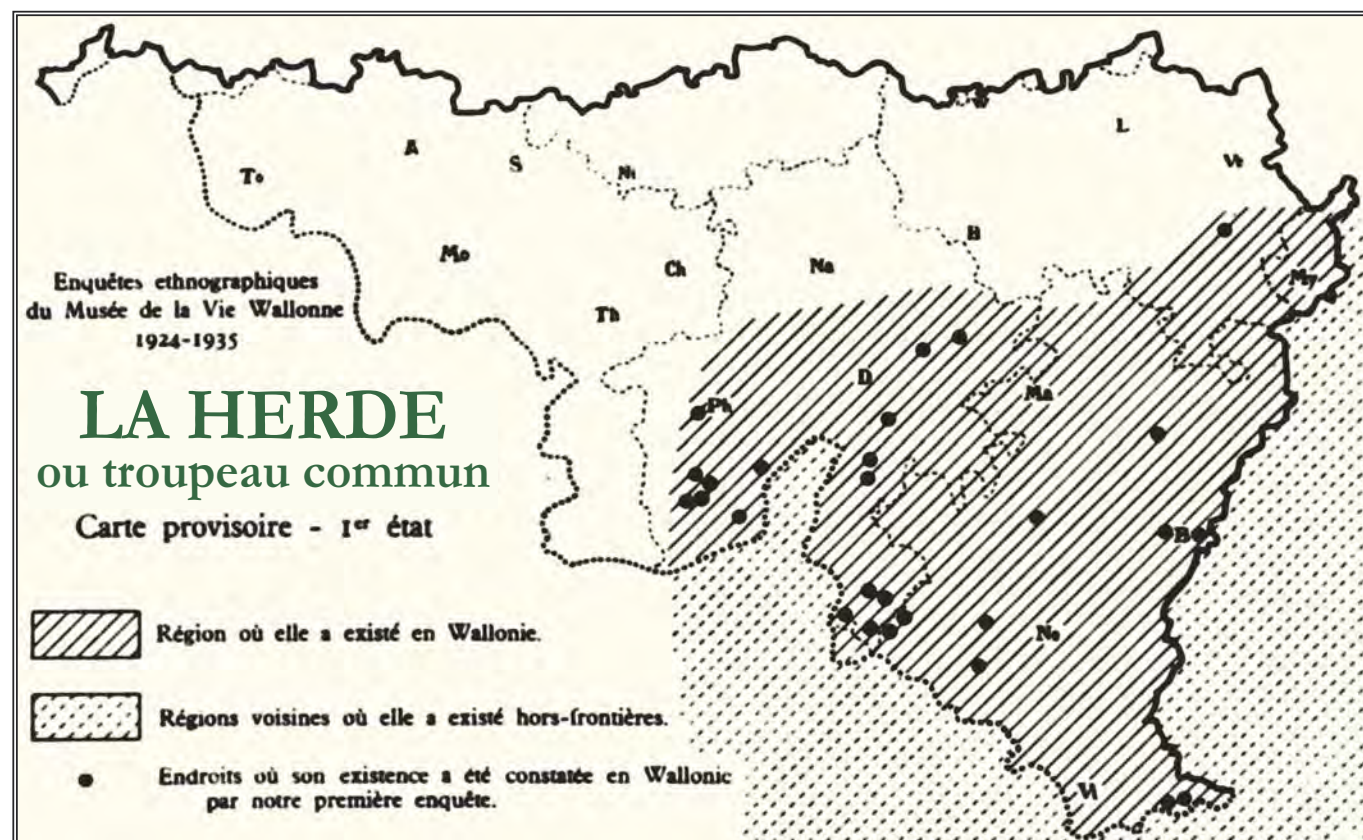
Nous avons demandé dans notre premier questionnaire-recensement, t. 2, p. 324, n° 14, de nous signaler les communes ayant — ou ayant eu — un « herdier », un berger ou un porcher commun. Nous nous occuperons principalement, pour l'instant, du « herdier », *li hièrdî*, conducteur du troupeau communal : la « herde », *li hiède*, du francique *herda*, all. *herde* (1).

La herde comprenait tout le bétail du village, qu'un pâtre commun rassemblait le matin au son de la trompe pour le conduire paître sur les biens de la communauté. Le soir, il ramenait ses bêtes au village en s'annonçant de nouveau à l'aide de sa corne — vraie corne ou trompe en fer-blanc.

Ce type si caractéristique de la vie agricole d'autrefois est, d'après les réponses que nous avons reçues, presque

complètement disparu.

Le herdier est inconnu en Hainaut, en Brabant wallon, au nord des provinces de Namur et de Liège. On le trouve dans le sud de l'arrondissement de Namur ainsi que dans les arrondissements de : *Dinant* (Alle, Beauraing jusqu'en 1860, Bohan jusqu'en 1914, Ciney, Houyet jusqu'en 1927, Mohiville, Oizy, Petit-Fays, Wancennes jusqu'en 1870) ; *Philippeville* (Couvion, Mariembourg, Mazée, Nismes, Oignies, Petigny) ; *Verviers* (Ardenne spadoise, Fagnes) ; *Bastogne* (Bastogne, Nadrin, Wardin) ; *Neufchâteau* (Bertrix, Herbeumont, Rochehaut, Saint-Hubert, Vivy) ; *Virton* (Halanzy, Musson). Passé la frontière, nous trouvons aussi le herdier dans la région de Givet, sur le plateau de Rocroi (où il s'appelle *vatchî*), en Lorraine, dans le Grand-Duché de Luxembourg, en Allemagne.



Là où la herde a cessé d'exister, on rencontre encore parfois l'ancien herdier, dont il serait précieux de recueillir les souvenirs. Ailleurs, on peut trouver la trace de ce vieux métier dans les archives communales, les récits des anciens, le sobriquet qui désigne encore parfois les descendants du dernier *hièrdî*. En certains endroits, on montre la maison de l'ancien pâtre et la *voie de la herde* a conservé sa dénomination d'autrefois.

Il convient aussi de recueillir certaines expressions patoises ou lieux-dits qui évoquent le souvenir du pâtre disparu. Ainsi, à Herbeumont-sur-Semois, un endroit du *ban* se dénomme encore le *pragneû* ; c'était là que, dans la période des fortes chaleurs, les bêtes, sorties le soir, étaient

réunies pour ruminer. D'où la locution : *le v'la co qui pragne* = qui « flème » (A. H. Rochefort, Bruxelles). Dans l'Ardenne liégeoise, à Saint-Hubert, etc., le terme *prandj'leû* est très connu comme nom de lieu (J. Haust).

On a vu (t. 2, p. 204) qu'à Bra-sur-Lienne (arrondissement de Verviers) un endroit s'appelle *lès sèvrâyes*. Les enfants, autrefois, y attendaient le retour du troupeau communal. C'est là que se faisait le *sèvrâye*, c'est-à-dire la dislocation du troupeau. Les enfants reconduisaient les bêtes à leur étable. Au même endroit s'allumait le grand feu du premier dimanche de carême.

★ ★ ★

L'enquête à laquelle nous convions nos correspondants présente un intérêt scientifique parce que la herde se rattache au communisme primitif. Il convient donc d'en relever avec soin les dernières manifestations dans notre pays. Elles seront utilement rapprochées des faits constatés en d'autres lieux où le pâtre commun a joué un rôle plus important que chez nous, et où les troupeaux étaient conduits dans la montagne, parfois pour une longue durée (Suisse, Scandinavie, Alpes, Pyrénées).

L'Institut pour l'étude comparée des civilisations, d'Oslo, a fait de la coutume de conduire les bêtes dans la forêt et la montagne un des principaux objets de ses recherches. C'est M. Edvard Bull, professeur à l'Université d'Oslo, qui s'est spécialement chargé de cette enquête. Il recherche notamment : 1° les ouvrages et articles qui ont été consacrés à cette coutume ; 2° toute documentation permettant d'établir depuis quand, dans l'histoire, on trouve des traces de cet usage ; 3° tous renseignements concernant la condition et le genre de vie des personnes qui accompagnent les bêtes ; 4° la durée du séjour des bêtes dans la forêt ou la montagne ; 5° en quoi la coutume a gardé, de nos jours, ses anciennes formes. (Renseignements fournis par M. Fredrik Stang, président de l'Institut susdit.)

Les vestiges de cet antique usage sont évidemment beaucoup plus rares et plus atténués en Wallonie qu'en Scandinavie. Ils méritent d'autant plus de retenir notre attention.

La herde au pays de Spa

Il convient de reproduire ici une page consacrée à la herde par Albin Body, en 1899 (2). Elle pourra servir de point de départ à nos recherches.

Autrefois, il y avait un vacher unique pour tout le bourg, chargé de mener paître le bétail sur les biens de la communauté, dans les fagnes, dans les bois et les vaines pâtures.

L'article 12 de l'ordonnance de 1669 et la loi du 29 septembre 1791 imposaient l'obligation de présenter un pâtre pour être gardien du troupeau, « homme de bonne réputation et de probité connue ».



Herdier, Spa 1820 - D'après un dessin de l'époque par Jos. Body.

En 1816, c'était encore le sous-inspecteur de l'arrondissement qui avait dans ses attributions la nomination du gardien du troupeau des vaches de Creppe et de celui de Winamplanche, et le candidat était présenté par le maire.

La route dite de la Herde était la seule qu'il pût suivre pour se rendre aux pâtures des fagnes. Il en était de même dans beaucoup d'autres agglomérations ; ce chemin traditionnellement suivi se nommait vôte dël hiède ou hièrdâve vôte (3).

Levé à l'aube, le herdier, muni de son bissac et la corne en bandoulière, tirait de celle-ci des sons d'appel, auxquels répondaient les manants en détélant leurs bêtes, qui venaient d'elles-mêmes se ranger sur la place. Il passait le jour entier aux champs. Afin d'ajouter quelques menus gains à leurs gages, certains herdiers tricotaient des bas. Le soir, le même appel de corne avertissait les propriétaires du retour de leurs bêtes.

Les vachers étaient armés du bordon âs-z-onès ou a fotche, « bâton à anneaux » ou « à fourche » ; bâton au bout duquel on avait laissé une branche, dans laquelle étaient passés deux ou trois anneaux en métal ; cette branche était recroisée autour du bâton de façon que ces anneaux pussent se mouvoir et résonner l'un contre l'autre. Le vacher s'en servait en le lançant sur le bétail.

Quand on les menait dans les bois, la plupart des bêtes portaient au cou une clochette ou clabot « grelot » afin que, si l'une ou l'autre venait à s'égarer, on sût où la retrouver ; elle servait aussi à éloigner les loups, qui étaient nombreux dans nos forêts.

Le herdier avait sous ses ordres de petits gardiens pour l'aider dans sa besogne. Ils s'appelaient tircerous (4).

XVII^e-XIX^e siècles - Ardenne spadoise - Albin BODY, 1899.

Ajoutons à cette note que le troupeau communal était parfois confié à une femme : *li hièd'rèsse*.

La herde au pays de Bastogne

Notre dévoué correspondant M. Jos. Meunier, candidat notaire à Wegnez-lez-Verviers, excellent observateur et enquêteur, nous a remis cette note sur les « hardiers » du pays de Bastogne, région dans laquelle il a résidé pendant six ans.

De même que les loups, les troupeaux de moutons ont disparu presque complètement de l'Ardenne et la race des bergers semble bien devoir subir le même sort. Dans les villages du pays de Bastogne, on reconnaît encore les anciennes bergeries à leur porte caractéristique : voûtée, large comme une porte de grange, mais d'une hauteur dépassant à peine la taille d'un homme moyen.

Il y avait aussi des troupeaux de vaches, de chèvres et de porcs qu'on menait paître sur les « aisances » communales. Seules, les bêtes des habitants du village y avaient accès. La voie herbeuse — voie de vaine pâture — qui y conduisait et par où passait journellement le troupeau s'appelait le roteû, parce que le passage des animaux y traçait un sentier peu large, mais très visible. On retrouve ce mot dans certains lieux-dits, tel le roteû de Remagne, ainsi mentionné au plan cadastral.

Le gardien des bêtes s'appelait bèrdjî, berger ; vatchî, vacher ; gad'li, chevrier ; pwartchî, porcher ou dj'valî, « chevalier », suivant la nature de son troupeau. On appelait hardî, « hardier », celui qui conduisait la hiède, formée de plusieurs espèces d'animaux.

Les renseignements recueillis au pays de Bastogne m'ont appris que l'insigne du berger était la houlette ; celui du vacher et du chevalier, le fouet ; celui du porcher, le cor. On appelait ainsi une corne de bœuf, en wallon : cwane. Corner se disait cwarner.

L'élection d'un ou plusieurs pâtres communaux avait lieu

chaque année à une date fixe. C'est ce qu'on appelait « faire le vinage ». Les villageois, réunis dans un cabaret, recevaient pour chaque troupeau les propositions de traitement que leur faisaient les candidats « hardiers ». Ces traitements allaient de 250 à 200 francs l'an. Le candidat le moins exigeant et le plus apte était choisi. Outre le salaire ainsi fixé, le « hardier » avait droit à la pension prise à tour de rôle dans les maisons du village, le nombre de jours de pension étant proportionné au nombre de bêtes de chaque propriétaire. Un ancien instituteur m'a rapporté que ce mode de rémunération était jadis appliqué au maître d'école, dans la région de la Sûre. Le soir, au retour du pachi, c'est-à-dire du pâturage, le gardien de la herde annonçait sa visite en suspendant sa houlette, son fouet ou son cor à la porte de la maison où, d'après le roulement établi, il devait trouver, ce jour-là, nourriture et logement.

Le matin, le vacher procédait à l'appel en faisant claquer son fouet ; le porcher en sonnait du cor. Chaque propriétaire veillait à lâcher ses bêtes à ce moment. Au retour, les porcs et les vaches regagnaient leur étable sans difficulté ; il n'en allait pas de même pour les brebis, plus nombreuses et moins débrouillardes. Pour les reconnaître, on les marquait, au moyen d'un cachet, de l'initiale du nom du propriétaire. Lorsque deux familles avaient la même initiale, l'une convenait de marquer l'épaule et l'autre l'arrière-train.

C'est la profession de vacher qui disparut la première ; puis vint le déclin du berger ; le porcher fut le dernier à disparaître.

Cette ancienne coutume pastorale, remontant sans doute aux premiers âges, a pris fin principalement parce que certaines communes ont procédé à des plantations de sapins et que d'autres ont morcelé leurs « aisances » pour les louer aux villageois ou y ont construit un logis qui leur a permis de donner le tout à bail à un fermier.

XIX^e siècle - Rég. de Bastogne — Joseph MEUNIER, 1931.

La herde au pays de Saint-Hubert

Notre correspondant M. A. Chalon, directeur de l'École moyenne de Saint-Hubert (arrondissement de Neufchâteau) a bien voulu nous remettre la note suivante sur la manière dont il a vu fonctionner la herde, en pleine Ardenne luxembourgeoise, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Dans mon jeune âge, il n'y avait peut-être pas une maison de St-Hubert qui ne possédât des vaches ou tout au moins des chèvres.

En été, les bêtes des petites gens partaient le matin pour paître les terrains communaux. Elles formaient ce qu'on appelait la herde. Il y avait à St-Hubert deux herdes de vaches et deux de chèvres. Ceux qui les gardaient s'appelaient des herdiers.

Chaque matin, les herdiers parcouraient les rues de la ville en tirant de leurs « cornes », qui souvent étaient en fer-blanc, un son assez peu harmonieux que le bétail reconnaissait parfaitement. Aussi, à ce son, il trépinait à l'étable jusqu'à ce qu'on vînt le délivrer. Il allait alors se ranger de lui-même dans la rue sous la conduite des herdiers.

Par des terrains incultes, couverts d'une herbe maigre, les ro-teûs, qui commençaient au sortir de la ville, on gagnait, sans se hâter, la « virée », vaste lande de bruyère, où les herdes paissaient jusque tard dans l'après-midi. On se mettait ensuite en route pour le retour.

Inutile de dire que les herdiers possédaient à la virée un abri plus ou moins commode, où ils s'abritaient en cas d'intempérie et où ils remisaient les quelques ustensiles qui leur servaient à pré-

parer le café et, le cas échéant, à cuire la « fricassée », car ils étaient un peu braconniers, les anciens herdiers ardennais.

On menait cette vie en plein air jusque vers la Toussaint, époque à laquelle on rentrait définitivement les bêtes.

Disons qu'après la Saint-Remi (1^{er} octobre), les troupeaux ne se rendaient plus guère à la virée. Ils pouvaient, à cette date, jouir, dans les champs qui environnaient la ville, du privilège de la vaine pâture.

La Saint-Remi était le signal des travaux d'automne. On cueillait les pommes, on arrachait les pommes de terre, on faisait les semailles d'automne, on pesait les ruches destinées à être récoltées et on hivernait les autres.

Ajoutons que les herdiers étaient élus chaque année par l'« assemblée » de ceux qui leur confiaient leurs bêtes. Ils étaient rééligibles. C'est ainsi que, pendant toute ma jeunesse et de nombreuses années après, les deux mêmes herdiers furent chargés de la garde des troupeaux de vaches. Le dernier est mort récemment, à un âge très avancé.

Le jour de l'Épiphanie, les herdiers, accompagnés de leurs caw-lèts (gamins de 15 ans environ, qui accompagnaient les herdiers à la virée), allaient de porte en porte chanter une espèce de complainte en mémoire sans doute de la naissance du Christ. Les paroles en étaient devenues inintelligibles. Elles commençaient ainsi :

« A Béléon, quand Dieu fut né... »

Je pense que certains anciens caw-lèts les connaissent encore. A chaque maison, les chanteurs recevaient une pièce de monnaie et parfois aussi, une « goutte ». Aussi, à la fin de la journée, herdiers et caw-lèts étaient presque toujours dans un pitoyable état.

XIX^e siècle - Rég. de Saint-Hubert — A. CHALON, 1932.

La herde de Ciney au XVIII^e siècle

Notre confrère M. D.D. Brouwers, conservateur des Archives de l'État à Namur, a publié, dans les *Annales* de la Société archéologique de Namur (t. 29, 1910, pp. 287-288), un curieux extrait du *Registre aux recès* de Ciney (f^o 105 V^o), intitulé : *Renouvellement et règlement du herdage de la ville de Ciney, 3 novembre 1775*.

Nous remercions notre dévoué confrère M. Ghislain Lefebvre, de Mons, d'avoir attiré notre attention sur ce document qui, à travers le style administratif de l'époque, fait revivre sous nos yeux ce petit métier d'autrefois, avec toutes ses misères et ses difficultés.

En l'assemblée des M^{rs} les bourg^{tres} et conseils de la ville de Ciney spécialement convoqués et assemblés en la maison de ville par Henry Debry, secrétaire de ville qui le témoignat le huit novembre 1778.

Nous, voulans prévenir et éviter les difficultés, tracasseries et contestations qui arrivent journalièrement tant à l'occasion du herdage que pour la forme du payement du herdier de cette ville, ont recessé de rafraichir et renouveler le règlement usité et suivis de tous temps immémorial, notamment renouvelé et republié par M^{rs} les bourg^{tres} et conseil de cette ville le dernier Novembre mil six cent quarante deux, qui est tel que s'ensuit.

1^o Scavoir que l'on donnera audit herdier deux cordes de bois hors de l'hôpital.

2^o Que pour chaque vache l'on payera un stier d'épeautre, de même que pour toutes bêtes à corne qui seront chassées devant le paître, et pour toutes autres bêtes, tant chèvres que porcs, se payera dix patars pour chaque.

4^o Les bœufs travaillans ne seront sujets au payement, hormis ceux qui sont chassés devant ledit herdier ou paître publique.

5° Et pour le paiement en argent, le premier se fera à la saint Jean et l'autre à la Chandelleur, savoir celui qui aura une vache tant seulement payera à chaque terme quatre patars demy ; celui qui en aura deux, payera le double ; si davantage, ne payera non plus que celui qui n'en a que deux.

6° Tous porcs qui seront retrouvés à la sainte Gertrude seront obligés à demy garde.

7° Chaque ménage ayant bêtes sera obligé de payer au herdier un pain au Noël.

8° Pour raccomodage d'une truie se payera un pattar.

9° Conditionné cependant que toutes personnes qui auront perdu bêtes chassées devant ledit herdier, devront le luy avertir sommairement, au défaut de quoy elle sera perdue pour le propriétaire.

10° Et comme il y a toujours des renitans ou réfractaires à payer ledit herdier, Messieurs ordonnent et donnent pouvoir audit herdier de prendre une bête de tel renitans par le licol et la mener devant la maison de ville, que pour par iceux être la mesme vendue et subastée au profit audit herdier.

Ordonnons que le présent règlement soit republié, renouvelé et affiché partout où il conviendra, pour que personne n'en puisse prétexter cause d'ignorance, et en conséquence que l'article deux du règlement pour cette ville de feu S.A. S. Joseph-Clément, notre évêque et prince de glorieuse mémoire, en date du premier mars 1708, soit aussi renouvelé et republié lequel est tel :

Que personne ne se présume de faire herde à parte et garder ses bêtes à cornes et chèvres en saive sur le pâturage de cette ville, ne soit qu'il ait à l'advenant de chaque rouge bête, de quelle sorte et âge que lesdites bêtes soient, un bonier de terre payant et assis à la taille, à la décharge de cette ville et sur le pied que les charrues de labour de la même ville sont assis et taxés, à faute de quoy ils auront à les chasser devant le pastureau ou herdier de ladite ville, à peine pour la première fois d'un fls d'or d'amende et pour la deuxième fois du double : et fut le tout mis en garde.

Le 16 novembre 1778 le présent règlement a esté renouvelé, republié et affiché, ce que j'atteste.

D. O. Thys, greffier

M. Brouwers nous apprend en outre que le herdier ou pâtre communal de Ciney recevait un gage de quatre florins et quelques gratifications en nature.

La herde au pays de Philippeville

Voici quelques extraits des archives communales de Petigny et Nismes (arrondissement de Philippeville) concernant les obligations et la rémunération du herdier (*érdî*). Ils nous sont fournis par notre confrère M. Camille Francotte, directeur de l'école moyenne de l'État à Couvin.

Nismes, 21. X. 1769.

Les Bourguemestre et Elus de la Communauté de Nismes engagent André Ponsar pour garder les vaches sous les conditions suivantes :

1° il sera tenu de demeurer stable dans l'endroit depuis le moy de may jusqu'à la Toussaint ;

2° il devra aussy corner à soleil levant et revenir après soleil couchant ;

3° il devra aussy aller au champs aussy tard après la Toussaint que faire se povdrat.

Petigny. Archives communales. An III.

Mandat de 30 livres au profit du cordonnier Ch. Lenoir pour une paire de souliers, livrée à Jean Cosse, que la commune lui doit

en sa qualité d' « herdy ».

Petigny, 1817.

Joseph Pouplin s'engage à faire paître le troupeau commun des vaches et génisses, moyennant une rétribution annuelle, de la part des propriétaires, d' 1 f. 25 par vache ou génisse, payable par douzième.

Ils devront en outre fournir annuellement au pâtre, pour droits dits commandises, 4 livres de pain par vache ou génisse.

Il ne lui sera rien payé pour la garde du taureau communal qui ne devra en aucun temps servir qu'à la propagation du bétail de cette commune et non des villages voisins, sous peine d'une amende, de 3 francs à charge du pâtre, chaque fois qu'un rapport à ce sujet aura été confirmé par des preuves certaines.

Petigny, 12, IV. 1851.

Le Conseil communal décide qu'il sera nommé un pâtre commun aux conditions suivantes : chaque individu qui détiendra des vaches paiera au pâtre pour chaque vache qui jouira de la vaine pâture 25 centimes par mois et 4 livres de pain par année.

Petigny, 1853.

Le pâtre Chapelle demande à la Commune une indemnité en compensation des engrais qu'il ramassait antérieurement dans les bois communaux : le Conseil communal lui accorde 30 francs.

La herde en Ardenne méridionale

Dans l'Ardenne méridionale, les herdiers recevaient aussi, outre leur nourriture, une légère redevance par mois et par tête de bétail (5).

Le D^r Th. Delogne ajoute : Tous « tournaient », c'est-à-dire mangeaient à tour de rôle chez les habitants qui leur confiaient du bétail. Ils déjeunaient, prenaient du pain dans leur besace pour la journée et revenaient souper le soir.

Remarquons en passant que la coutume consistant à rémunérer, tout au moins partiellement, une personne chargée d'un service public, en la faisant nourrir, suivant un roulement établi, par un certain nombre d'habitants, était assez répandue jadis et mériterait d'être relevée là où elle a existé. Dans nombre de communes, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, le maître d'école était encore soumis à ce régime.

La « hirde » ou « sonre » en Lorraine

Dans une des monographies si remarquables qu'il consacre aux *Travaux d'autrefois*, M. L. Lavigne a réservé une place importante au cochon, dont il a décrit l'élevage, l'abatage et les diverses préparations dans une série d'articles donnés au *Pays lorrain*. La tradition qu'il évoque est celle qui existait autrefois à Cumières, village du départe-



La sonre ou herde des pourceaux à Bohan-sur-Semois en 1914.

ment de la Meuse, canton de Charny, que la guerre a fait disparaître. M. Lavigne s'efforce de réunir ses souvenirs d'enfance « en n'omettant aucun détail et en employant le plus possible de mots du patois de Cumières, mort lui aussi ».

Nous reproduisons le passage consacré au troupeau communal de porcs (6).

Dès l'âge de 2 ou 3 mois, les petits cochons coupés sont des lancerons, ils sont mis « aux champs », c'est-à-dire qu'ils vont dans les champs à la hirde, ou à la sonre, au troupeau.

Il y avait généralement trois troupeaux dans nos villages, le troupeau de moutons, le troupeau de vaches et le troupeau de cochons : ce dernier seul nous intéresse. Le porcher, le « berger de cochons », conduisait les animaux dans les champs de 4 heures du matin à 4 heures du soir, au printemps et à l'automne. En été, il accueillait, il sortait de grand matin à 10 heures et de 4 heures à la nuit. Il allait généralement dans la roie, la sole des versaines ou les jachères, mais, dès la moisson, il conduisait le troupeau dans les chaumes, les étawles. Les cochons pâturaient les herbes, mais surtout fuggnaient, fouillaient la terre pour découvrir les macots (7) dont ils étaient très friands ; ils creusaient avec leur groin, lou gron, de grands trous semblables à ceux que font les sangliers aux abords des forêts.

La rentrée du troupeau s'annonçait bruyamment. A quelques centaines de mètres du village, le berger ne venait pas « à bout » de ses bêtes. Elles galopaient à toute vitesse vers le village en poussant des grognements d'impatience très perçants. Les truies-mères, gênées par leur lait, grognaient plaintivement et leur pis gonflé oscillait de droite à gauche « en clapotant » ; elles étaient suivies des lancerons qui, tous, regagnaient leur demeure respective sans se tromper. D'autres truies, moins pressées, s'attardaient auprès des mares de purin si fréquentes dans nos villages à cette époque ; elles se vautreient dans l'alleuïzie, le purin, s'y roulaient, s'ébattaient et en ressortaient noires, sales et puantes en se secouant avec force. Et le berger criait et lançait des jurons. Je le vois encore avec son éternelle peau de bouc comme manteau et sifflant dans un gros sifflet de cuivre pour avertir les ménagères. Il était accompagné de son gros chien, un chien dressé exprès, un « chien de cochon » qui devait avoir des aptitudes spéciales différentes de celles du « chien de vaches » ou du « chien de moutons ». Le porcher rentrait poussant devant lui ses deux porcs mâles, ses deux verrats : un jeune et un adulte. L'adulte était un maquin, un mâle énorme et maigre : le verrot gras ne valait rien pour la reproduction. Il était effrayant avec ses épaisses cuirasses aux épaules, sa hure volumineuse, d'où sortaient, par une gueule pleine de bave écumeuse, les défenses, les broches menaçantes.

Le porcher était vigilant, agile et surtout criard. Il interpellait chaque animal par un sobriquet comique trouvé par lui-même et le cochon semblait comprendre. Je l'entends encore brailler : « La payse », « la maillate », « la pansue » à ses truies. Le cochon qui n'avait plus de queue était le quawé, celui qui était voûté le vouzelé, et le tavelé celui qui avait des taches noires.

Le berger de cochon gagnait peu (5 à 6 sous par tête et par mois, en ce temps-là) et il avait du mal. Certains porcs et certaines truies étaient difficiles à garder et s'éloignaient du troupeau. Il en perdait quelquefois, malgré sa vigilance ; il ne s'en apercevait que lorsque les bêtes étaient rentrées et il devait parcourir le ban pour les retrouver. Même, une fois, par une journée brumeuse de novembre, une truie échappée fut introuvable : elle avait gagné les bois et fut tuée le lendemain par un chasseur du village voisin qui l'avait prise pour un sanglier. On en a parlé longtemps.

Le porcher, ainsi que les autres bergers, faisaient la tournée du

village et entraient chez tous les habitants, deux fois par an. D'abord au jeudi gras (jeudi précédant le mardi gras), avec une hotte, et chaque ménage qui avait des « bêtes aux champs » lui donnait un morceau de lard, de jambon, une saucisse ou des œufs, quelquefois même une bouteille de vin bouché. Tout le monde acceptait volontiers cette coutume.

La deuxième tournée avait lieu à la Saint-Martin. On donnait alors aux bergers quelques litres de blé ou d'avoine, par bête qu'ils avaient gardée.

XIX^e siècle – Lorraine – L. LAVIGNE, 1933.

La trompe du herdier

Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pas encore pu nous procurer une trompe de herdier, faite d'une corne de vache ou de bœuf. C'est dire combien nous serions reconnaissants à ceux de nos amis qui pourraient nous en procurer un ou plusieurs exemplaires authentiques.

Le « bordon às-z-onès »

Cet instrument dont parle Albin Body, et qu'on remarque aux mains du herdier reproduit ci-avant est aujourd'hui introuvable. Le Musée en possède une photographie et une reconstitution établie d'après un exemplaire authentique. Nos correspondants sont invités à rechercher cet objet, jadis fort commun.

Ce bâton servait de canne au herdier. A chaque pas que celui-ci faisait, les anneaux, en s'entrechoquant, signalaient sa présence aux bêtes et empêchaient celles-ci de s'écarter. Lorsqu'une d'elles s'éloignait trop, le herdier lançait dans sa direction son bordon, lequel rebondissait en faisant entendre plus de bruit qu'à l'ordinaire. Il n'en fallait pas plus pour ramener la bête égarée. Le chien du herdier se chargeait de rapporter le bâton à son maître.

Nos lecteurs se rendront compte de l'intérêt que présentent ces renseignements, en apparence futiles, lorsqu'ils sauront que notre bordon às-z-onès se retrouve, avec de légères variantes, en Suède, en Laponie, en Estonie et en Lituanie, sans parler de l'Allemagne, où son usage était très répandu.

L'unique exemplaire exposé au Musée ethnographique d'Estonie, à Tartu, s'appelle en allemand *rasselstock*, c'est-à-dire *bâton-crécelle*. Il provient de la frontière lettonne. Il servait aux gardiens de chevaux (*Pferdehirten*) pour rappeler les animaux qui s'écartaient de la herde. Ils secouaient leur bâton ou le lançaient dans la direction des bêtes (8).

A ceux de nos lecteurs qui auront l'occasion, de procéder à des recherches au sujet du bordon às-z-onès, nous signalons que certains bergers possédaient des houlettes également garnies de trois anneaux. Dans quelles régions a-t-on souvenance de cette particularité ?

Le collier de la maîtresse-vache

Les vaches de la herde avaient souvent, comme le dit A. Body, un collier muni d'une clochette. Il arrivait aussi qu'une seule vache du troupeau, la maîtresse-vache, *li mèsse-vatche*, fût munie d'un collier de ce genre.

Un ancien herdier de Kin (Aywaille, arrondissement de Liège), M. Louis Minguet, nous a remis un collier de ce



Bordon
às-z-onès
– 81 cm

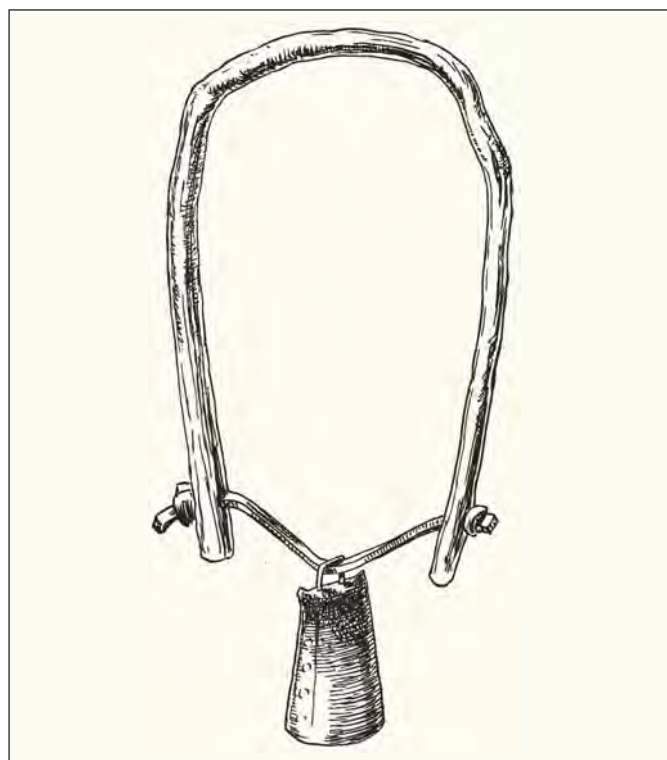
genre. Il se compose d'une branche courbée en fer à cheval dont les deux bouts sont réunis par une lanière de fléau. A celle-ci est suspendue une clochette, *clabot*, de fabrication indigène, sœur modeste du « toupin » des Alpes.

Nos correspondants feront bien de rechercher les *clabots* de vache et de se renseigner sur la façon dont on les fabriquait ou dont on se les procurait.

Les appels des pâtres et des bergers

Albin Body, auquel il nous faut toujours recourir pour tout ce qui concerne nos anciennes coutumes agricoles, a consacré dans son *Vocabulaire des Agriculteurs* (9) un article à l'ancien cri des pâtres de la région de Spa. Nous en reproduisons la partie essentielle.

Ralalaye èt ralalaye, appel ou cri que les pâtres, bergers, vachers, etc. se lancent entre eux, dans les campagnes des environs de Spa, pour se héler et attirer leur attention mutuelle lorsqu'ils vont entrer en conversation. C'est pour éveiller l'attention de son interlocuteur, que le pâtre ou le hêrdî lance tout d'abord, avant de poser sa question, ce ralalaye èt ralalaye avertisseur, qu'il fait suivre du petit nom de l'individu. L'interpellé, l'oreille au vent, écoute la demande ; il s'agit fréquemment de savoir quelle heure il est, le moment où aura lieu le retour, soit toute autre chose encore. Ralalaye quêne eûre è-st-i ? Ralalaye qwand 'nnè r'vas-se ? Avant de riposter, le pastoureau interrogé chantera aussi le ralalaye obligé. C'est parfois à des distances de 500 à 800 mètres qu'ils font ainsi la conversation, et rien n'est plus mélodieusement agreste que cet appel.

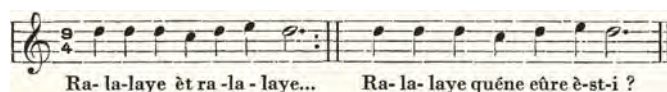


Collier de maîtresse-vache de la herde – Kin-Aywaille, début XX^e s – Haut. 60 cm.

Cette coutume n'est pas propre seulement à nos campagnes. Chose curieuse, l'abbé Decorde, dans son Dictionnaire du patois du Pays de Bray, dit que les petits vachers ont l'habitude de s'adresser de loin des dialogues qu'ils chantent et qu'ils terminent toujours par ces mots : Lariala ! Lariala ! La Ion lariala !

XIX^e siècle – Ardenne spadoise – Albin BODY, 1880.

Ultérieurement, Albin Body a donné à la revue *Wallonia* la notation suivante de cet appel (10) :



M. Jos. Pirson a relevé une coutume semblable à Villers-Sainte-Gertrude (arrondissement de Marche). Dans un article où il décrit l'élection d'un berger communal au XVIII^e siècle, article dont nous aurons l'occasion de reparler, il mentionne les différentes épreuves auxquelles étaient soumis les candidats. Elles se clôturaient par celle du sifflet et du *liolo* (11) :

Les cris les plus divers retentissaient lorsque, soudain, un coup de sifflet strident les fit cesser complètement. Ce premier sifflement fut suivi d'une quantité d'autres ; car les candidats sifflèrent tour à tour, au moyen de leurs doigts, tous les trois au plus fort et de toutes les manières possibles.

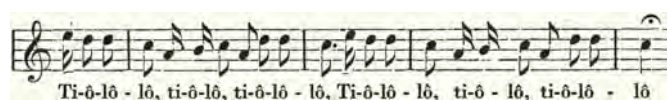
Enfin le concours fut clôturé par le chant du *liolo*.

C'est par ce chant que les pâtres se saluaient d'une montagne à l'autre et que, à défaut de corne ou de trompe, ils annonçaient leur rentrée au village. Ce chant pastoral, assez semblable à l'air de Saint-Hubert, ne comprenait que trois notes ; mais quand une voix quelque peu exercée les faisait résonner dans la solitude des bois ou des champs, elles y répandaient un sentiment de tendre mélancolie capable d'impressionner les plus insensibles. Aussi le *liolo* était très populaire et les plus petits enfants le connaissaient et le chantaient, car ils l'avaient appris dès le berceau et s'étaient maintes fois endormis en écoutant la voix de leur mère qui le répétait.

Pendant que les concurrents chantaient, les assistants écoutèrent dans le plus profond silence ; mais, aussitôt que le dernier eut fini, ils reprirent en chœur : *Liolo, liolo, liolo, liolo, liolo, liolo, liolo, liolo* !

XVIII^e siècle – Villers-Sainte-Gertrude – J. PIRSON, 1897.

M. O. Colson, directeur de *Wallonia*, a recueilli dans la suite, à Vottem, un chant d'appel analogue qui était encore connu d'un petit métayer nommé Libert Hendricé, dit Hodo. Voici la notation de cette simple phrase (12) :



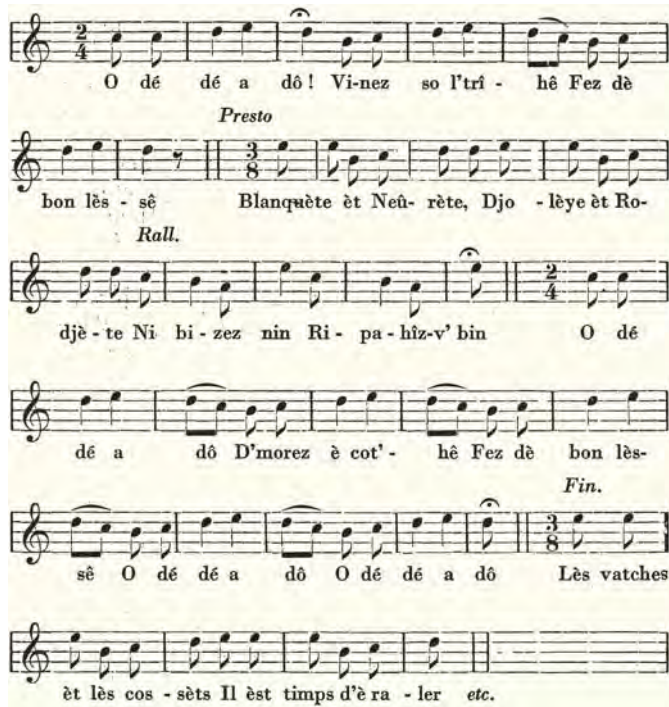
Nos correspondants connaissent-ils des appels ou des chants de ce genre ?

Les ranz des vaches

Ce n'était pas seulement pour se héler que nos pâtres chantaient. C'était aussi pour agir sur leurs bêtes, soit pendant la pâture, soit au moment du retour. Le D^r Bovy, dans ses *Promenades historiques dans le pays de Liège* (13), a noté un de ces chants, que les vachers et pastourelles de la montagne Sainte-Walburge et des coteaux voisins de la Citadelle de Liège faisaient entendre en surveillant leurs troupeaux. « On sait, écrit Bovy, que les troupeaux paissent plus longtemps et avec plus d'activité au son de la voix humaine. »

Une version plus complète de ce chant a été publiée par Bailleux et Dejardin sous le titre : *Ranz des vaches de la Montagne Sainte-Walburge* (14).

Enfin *Wallonia* en a donné une version, qui nous paraît plus exacte. Elle a été recueillie de M. Constantin Smal, dont le père avait jadis chanté le ranz des vaches sur les coteaux de Sainte-Walburge (15).



O dé dé a dô ! Venez so l'tríhê ! Fez de bon lèssé ! Blanquète èt Neûrète, Djolèye et Rodjète, Ni bidez nin ! Ripahîz-ve bin ! O dé dé a dô ! D'morez è cot'hê ! Fez dè bon lèssé ! O dé dé a dô ! O dé dé a do !	O dé dé a dô ! Venez sur la butte ! Faites du bon lait ! Blanchette et Noirette, Tachetée et Rougette, Ne vous emportez point ! Repaissez-vous bien O dé dé a dô ! Restez dans le jardin ! Faites du bon lait ! O dé dé a dô ! O dé dé a dô !
Lès vatches et lès cossêts, Il èst tîmps d'è raler Po moude et po coler. Li dame n'est nin trop nète : Elle a lavé ses têtes Avou l'èssé d' Morète ; Elle a fait lès golzâs Avou l'èssé dès dj'vâs ; Elle a fait lès galêts Avou l'èssé dès tchèts ; Elle a fait lès dorèyes Avou l'èssé di s'fèye.	Les vaches et les porcelets, Il est temps de partir Pour traire et passer le lait. La dame n'est pas trop propre Elle a lavé ses seins Avec le lait de Noirette ; Elle a fait des tourtes Avec le lait des chevaux ; Elle a fait les gaufres Avec le lait des chats ; Elle a fait les tartes au riz Avec le lait de sa fille.

Nos correspondants nous obligeraient en nous signalant tout chant de l'espèce dont ils auraient connaissance.

M. Halein-Renard, conservateur adjoint du Musée, a recueilli à La Gleize, vers 1884, cette variante, débitée très rapidement, d'une haleine :



Ralez, ralez, Po moude èt po coler, Po fé dèl sope Â ví curé.	Rentrez, rentrez, Pour qu'on traie et qu'on filtre [le lait], Pour faire de la soupe Au vieux curé.
--	---

De son côté, M. l'abbé A. Boniver, ancien curé de Warzée, a noté à notre intention cette « bucolique » qui se chantait encore en Condroz et en Ardenne vers 1890 :



On remarquera l'analogie de ce chant et de celui qui précède avec l'appel dont parle Body : *ralalaye*. On peut se demander si ce dernier ne se faisait pas entendre primitivement comme signal du retour.

Bergers, porchers, chevrîers

En 1926, à Herbeumont-sur-Semois, le chevrîer, *cabèrdjî*, touchait trois francs par mois et par chèvre. En outre, il « tournait », c'est-à-dire que chaque propriétaire de *cabes* lui fournissait à son tour son repas de midi : tartines avec œufs ou lard et café. La nourriture était due pour autant de jours qu'on avait de chèvres dans le troupeau. (A. H. Rochefort, Bruxelles).

À côté des pâtres communaux, il en était d'autres, attachés à un domaine particulier, qui méritent tout autant d'être étudiés. Les conditions de leur engagement et de leur travail avaient souvent été fixées par une longue tradition et présentaient parfois des particularités dignes d'être relevées. C'est ainsi que notre regretté correspondant M. Henri Stas, de Trembleur, décédé à un âge avancé et qui connaissait admirablement les anciens usages du pays de Herve, nous a révélé (puis confirmé après en avoir conféré avec un autre octogénaire) que, dans certaines grandes fermes de cette région, c'était au berger qu'incombait le pétrissage de la pâte devant servir à la confection du pain noir, destiné à la domesticité et aux chevaux. Ce pétrissage se faisait à l'aide des pieds (16).

On voudra bien noter les noms dialectaux de ces travailleurs et des objets dont ils se servaient. Ces mots, suivant les régions, ont changé de sens. Par exemple, le mot *hièrdî*, à Liège, ne s'emploie plus guère que dans l'expression : *il èst grossîr come on hièrdî d'pourceûs*. En Hesbaye, où la herde n'a jamais existé, le mot *hièrdî* a pris un sens spécial. C'est ainsi qu'à Hognoul (arrondissement de Liège, Hesbaye), il ne sert plus qu'à désigner le valet de ferme du rang le plus inférieur, celui qui s'occupe des porcs. Au-dessus de lui se placent *li vatchî*, *lès vârlèts* ; puis, *li mèsse-vârlèt*. (M. J. Herbillon, Bruxelles).

(1) Les mots *herde* et *herdier* appartiennent à l'ancien français.

(2) *Wallonia*, t. 7, 1899, pp. 164-166.

(3) Cette dernière appellation désignait aussi parfois, d'une manière générale, un chemin quelconque où les bestiaux peuvent passer. (Note d'A. Body.)

(4) Dans le sud de l'Ardenne, ces gamins s'appelaient *scalot*, *escalot*. La mission qu'on leur confiait était un motif d'absence scolaire. « Où est un tel ? » disait le maître. — « *I èst a scalot* ». (Note de M. A. H. Rochefort, Bruxelles.)

(5) Th. DELOGNE, *L'Ardenne méridionale belge*, Bruxelles, 1914, p. 17.

(6) *Le Pays lorrain*, juillet 1933, pp. 318-319.

(7) *Macot* ou *macuzon* : tubercule de la gesse tubéreuse. Note de l'auteur.

(8) Voy. I. MANNINEN, *Führer durch die ethnographischen Sammlungen*, Tartu, 1928, p. 140.

(9) *Bulletin de la Soc. de Litt. Wall.*, t. 20, 1885, pp. 152-153.

(10) *Wallonia*, t. 7, 1889, p. 166.

(11) *Wallonia*, t. 5, 1897, p. 104.

(12) *Wallonia*, t. 7, 1899, p. 209.

(13) Liège, 1838, t. 1, p. 74.

(14) *Choix de chansons et poésies wallonnes*, Liège, 1844, pp. 111, 112 et 214.

(15) *Wallonia*, t. 5, 1897, pp. 88-89.

(16) Attirons à ce sujet l'attention de nos lecteurs sur l'intérêt qu'il y aurait à noter les dernières manifestations de ce mode primitif de travail. Signalons dans ce genre les vigneron, qui foulaient autrefois les raisins à l'aide des pieds, nus d'abord, revêtus dans la suite de bottes spéciales ; les botteresses, qui préparaient à coups de sabots le mortier servant à confectionner les *hotchêts* ; les foulons. Dans certaines régions anglo-saxonnes et helvétiques, les ménagères employaient, et parfois emploient encore, la même méthode pour procéder à leur lessive.

Le Musée de la Vie Wallonne a donné naguère, au tome 3 de ses Enquêtes, pp. 291-313, une première série de notes relatives à la herde et aux autres troupeaux communs. Depuis lors, il a rassemblé sur ce sujet une documentation importante. Nous n'en publions ici qu'une partie. Elle concerne la période antérieure au XIX^e siècle. On lira d'abord une note où Elisée LEGROS délimite l'aire, des troupeaux communs, ensuite deux communications intéressantes de nos amis MM. Jules HERBILLON et Joseph ROLAND.

Le reste de notre documentation fera l'objet d'un autre article intitulé « L'organisation des troupeaux et du « herdage ».

L'aire des troupeaux communs d'après les témoignages anciens

La carte publiée au début de cette étude, tentait une première délimitation de l'aire où, en Belgique romane, le « herdage » a été pratiqué. Cet essai peut aujourd'hui être sensiblement complété, après consultation des travaux d'histoire locale, et aussi des glossaires toponymiques où mention est faite d'une « voie herdale » ou « hierdavoie » (1).

Il apparaît que si l'Entre-Sambre-et-Meuse, le Condroz, la Famenne, l'Ardenne et la Lorraine belge restèrent beaucoup plus longtemps fidèles à l'usage, celui-ci n'a pas été inconnu, à date ancienne surtout, aux régions situées au nord de la Sambre, de la Meuse et de la Vesdre.

Groupons ici les références de publications où voudront bien se reporter les lecteurs désireux d'éventuels compléments d'information concernant l'époque ancienne.

Pour l'Ardenne liégeoise, on lira surtout avec profit les notes rassemblées sur La Gleize par notre ami L. REMACLE (2) et celles que l'abbé TOUSSAINT et l'abbé BASTIN fournissent sur la Wallonie malmédienne (3). A glaner aussi des détails sur Limbourg, Jalhay, Polleur et Chevron (4).

Dans le Condroz liégeois, l'usage nous est signalé pour Aywaille et Sougné-Remouchamps, Comblain et tout l'ancien Comté de Logne, Tavier, Esneux, Dolembreux, Beaufays (5). La vallée de la Meuse, à Ougrée, au Val-Saint-Lambert (Seraing), à Huy, à Andenne, a connu aussi la pratique (6). De même le Condroz namurois : Mozet, Dorinne... (7) ; comme l'Entre-Sambre-et-Meuse : Chimay et les environs, Cerfontaine, Gerpennes..., ainsi que Jemeppe-sur-Sambre (8).

Le répertoire des *Communes luxembourgeoises* de TANDEL

reproduit des documents particulièrement importants, tels la coutume de Muno (1698), la coutume de Steinbach, hameau de Limerlé (1738), la coutume d'Anlier (1566) et l'usage de Valassart, hameau d'Anlier (1753), plus de nombreux autres témoignages moins importants (9). On y ajoutera divers renseignements fournis par des monographies locales : Marche, Hotton, Rendeux et Marcourt (10).

Nous avons dit que la Vesdre, la Meuse et la Sambre ne limitaient point jadis le domaine de la « herde ». Pour s'en convaincre, il suffira de se reporter à l'ouvrage consacré par J. RUWET à l'étude de la vie agricole dans le Pays de Herve sous l'ancien régime (11). Au surplus on signale une ancienne « hyerda voye » à Ayeneux et, à Jupille, une « hierdavoie » devenue aujourd'hui *hièdrivôye* (12).

Le « herdage » de la Hesbaye liégeoise fait l'objet d'une étude documentée de J. HERBILLON que nous reproduisons ci-dessous. Pour le restant de la Hesbaye, notons que Bierwart a eu sa herde et que Gembloux avait encore un porcher et un vacher communs en 1715 (13). Quant au Hainaut, qui connaît encore les survivances relevées à Audregnies et Papignies, il a dû pratiquer la coutume un peu partout, si on en juge par les témoignages anciens relatifs à Quaregnon, Stambruges, Rameignies-lez-Thumaidre et Lessines (14).

Elisée LEGROS.

Le «herdage» en Hesbaye liégeoise sous l'ancien régime

par Jules HERBILLON

Si le souvenir de la herde commune a disparu en Hesbaye liégeoise, les documents d'archives révèlent que, sous l'ancien régime, cette institution y existait aussi.

On peut se demander si l'importance du « herdage » était en rapport avec l'étendue des biens communaux. Actuellement cette étendue est infime, en comparaison des vastes « communaux » qu'on rencontre au sud de la Meuse. Jadis cependant, quand la Hesbaye était largement boisée et que les cours d'eau, aujourd'hui asséchés, y étaient nombreux, les terrains communaux, composés en majeure partie de bois, de landes et de terrains humides, devaient être plus importants ; mais le défrichement et la culture intensive les auront fait disparaître presque totalement.

On est mal renseigné d'autre part sur l'ancien élevage en Hesbaye, et aussi sur la répartition des cultures. On peut constater qu'au XVIII^e et encore au XIX^e siècle (15), l'élevage des bêtes à laine, presque abandonné aujourd'hui, est florissant ; pour le XVI^e et le XVII^e siècle toutefois, les règlements de Xhendremael et de Fallais ne font mention que des herdes communes de vaches et de porcs (16).

Un édit du conseil impérial, en date du 28 janvier 1712, défend « à tous et à chacun de ne tenir plus de bêtes à laine, qu'il ne peut passer l'hiver avec les fourrages de leurs biens ; déclarant que personne, de quelle qualité ou condition il puisse être, n'en peut, ni doit tenir pour les laisser paître sur les campagnes ou communes, s'il ne possède une charue de labour qui fait dix bonniers à la saison, à peine de dix sous d'amende pour chaque brebis ou mouton, à toute contravention ; déclarant que les marchands traversant, ne pourront s'arrêter sur les communes plus d'une heure à la même peine que dessus » (17). Cet édit s'applique particulièrement à la Hesbaye, car il est stipulé que la Campine,

les quartiers de Grevembroeck et Stockhem et le comté de Hornes continueront à suivre les anciens usages « à cause des communes et bruyères qu'il y a dans ces quartiers » ; des dérogations sont aussi admises pour le quartier de Condroz, « attendu qu'il y a plus ou moins de communes ou pâturages dans un endroit que dans l'autre » ; on en conclura que les communaux de Hesbaye étaient dès lors de peu d'importance.

L'édit fixe à « une charrue de labour qui fait dix bonniers à la saison » l'étendue de culture requise pour être autorisé à tenir des bêtes à laine ; « dix bonniers à la saison » font, en régime d'assolement triennal, une exploitation de trente bonniers (18), superficie qui, en Hesbaye, est celle de la moyenne culture. Un règlement de police de Rocour, en date du 2 mai 1685, est moins sévère en défendant « à tous surceants de point tenir collombier, pigeons ni moutons s'ils n'ont deux bonnier à la saison » (19) ; à Fexhe-le-Haut-Clocher, en 1655, un édit seigneurial fixe la limite « pour tenir brebis » à 7 ou 8 bonniers à la saison (20) ; à Mons-lez-Liège, en 1731 et à Kemexhe, en 1755, il était défendu de tenir troupeau séparé, si l'on ne possédait pas un minimum de 60 bêtes à laine.

Si l'on ne pouvait laisser paître le bétail sur les talus ou terre-pleins des chaussées et aussi le long des lisières des champs (21), il était permis de le mener dans les chaumes, après l'enlèvement des grains (22). Aujourd'hui encore les fermiers tolèrent la vaine pâture sur les terres déblavées, mais cette tolérance ne s'étend pas aux habitants des *hâtelés* (23) ou villages voisins ; jadis il était même défendu à un fermier de faire paître son troupeau sur les terres qu'il cultivait dans un village voisin (24).

Mais le « herdage » ne se pratiquait pas seulement sur les communaux et sur les terres déblavées ; la herde parcourait aussi, à certaines époques de l'année et avec certaines catégories d'animaux, les « grains croissants » des particuliers ; des abus nombreux ne pouvaient manquer de se produire (25), et c'est sur des plaintes des surceants de la Hesbaye que le conseil impérial légifère en cette matière le 27 novembre 1711, le 18 septembre 1724, le 18 janvier 1725, et, par amplification, le 20 mars 1734 (26) ; ces édits s'appliquent surtout aux porcs, dont l'élevage est maintenant encore, et était surtout avant 1914, une grande ressource pour les petites gens. Il était défendu de faire paître les porcs en troupeaux particuliers, sauf naturellement sur son propre fonds (27).

L'organisation du « herdage » dépend aussi de la répartition des cultures entre les fermiers ; l'impression laissée par la lecture des « terriers » est que jadis la petite culture était plus développée, condition favorable à l'organisation d'une herde communale. Mais en Hesbaye, les exploitations d'une centaine d'hectares ne sont pas rares, et les « gros fermiers » étaient autorisés à tenir des « herdes » particulières, à condition de payer intégralement les droits de « herdage », ce qui n'allait pas sans résistance ni procès.

Les édits relatifs à la « herde », mentionnés ci-après, datent de 1460 à Alleur, de 1518 à Xhendremael, de 1607 à Fallais. Le « herdier » ou, comme l'appellent souvent les textes, « custos porcorum » (28), touchait un salaire prélevé sur la table des pauvres ; ce salaire était de trois muids à Oreye, de deux muids d'épeautre à Crisnée et à Roloux, somme relativement élevée à laquelle s'ajoutait la rémunération payée par les éleveurs non indigents.

En somme, les rares documents ci-après réunis permettent de croire qu'en Hesbaye le herdage fut essentiellement un herdage de petits manants et que, comme aujourd'hui, les gros fermiers préféraient tenir des troupeaux particuliers.

DOCUMENTS

Alleur [L49]. — Cf. abbé Jean CEYSSENS, *Le herdjièdje* (sic) *d'Alleur aux XV^e et XVI^e siècles*, dans la *Chron. archéol. du pays de Liège*, t. 21, 1930, pp. 27-32 (29) ; règlement de 1460 prescrivant à chacun de confier ses bêtes au herdier, sous peine d'une amende d'un florin arnoldus, mais « toutes personnes peuvent, s'il leur plaist, faire warder ses biesses sur ses champs seulement et plus avant nient, parmi payant à herdji common delle ville le herdjièdje (!) des biesses entièrement ». — Procès en 1502 entre la communauté et Grossart, fermier du Val-Benoît, « parce que point ne voleit faire herdier ses bestiales avec les autres des maswirs et sourceans » ; en 1529, commandement à Warnot, fils de Jehan Grossart de Hombroux, de faire « herdier » ses bêtes avec les autres de la commune (30).

Bierset [L 46]. — « Recordons qu'il est en usage... que un afforent [afforain = étranger à la juridiction] ne peut, après avoir recueilli les fruicts de son fond, faire aller paître son troupeau sur sondit fond, et lorsqu'il y est trouvé pâturant, il est attaind d'une amende de 3 florins d'or... et ne savoir aucune juridiction voisine où il se pratiquerait le contraire, à moins qu'il n'y aurait une concurée de pâturage entre les deux juridiction par concorda ou autrement » A. E. Lg., *Cour de Bierset*, reg. 3, fol. 110 (record des échevins de l'an 1705).

Chokier [L 98]. — En 1607, est citée Isabea, laquelle a gardé l'année passée la hierde des vaches de Chokier : DARIS, *Hist. de la princ. de Liège au XVI^e siècle*, p. 548.

Crisnée [W 16]. — Les communs pauvres doivent « à herdy, 2 m(uid)s de sp(e)l(te) » : *Archives paroissiales*, reg. 2, fol. 82 (1541).

Fallais [W 75]. — Ordonnance du 4 mars 1607 : « or-donnons... de herder leurs pourceaux, vaches, vaux, à la herde commune, au jour préfixé, sans plus présumer faire aucune herde à parte, ou les conduire du long de forieres, par eux, leurs femmes ou enfans, comme ils avoyent commencé de faire au grand détriment d'aucuns inabitants, et là où ils voudroyent paistre leurs propres jardins et héritages, faire le pouront, sans faire damage à autrui » *Bull. Inst. Arch. Liég.*, t. 19, 1886, p. 486 ; le 26 avril 1618, défense aux manants de Pitet de venir pâturer sur le mont Saint-Sauveur, s'ils ne viennent plus faire moudre leurs grains au moulin de Fallais : *ibid.* ; plaids généraux du 7 avril 1622, art. 45 « on deffend que personne n'ait à aller waibier ou pasturer avec leurs bestes au comune du mont Calvaire, ny audit monde, sur peine de 21 sols pour chaque bête... et sy sont des brebis, de 6 florins » ; art. 46 « on deffend que personne n'aurat à aller waibier et paturer leurs bestes aux esteulles, ne soit qu'au préalable la maîtresse herde y ait entré, ou bien un jour après que les grains seront sortis, sur peine de 21 sols » ; art. 47 « item irat la maîtresse herdes waibier sur les campagnes de Bossiau, deffendant que personne ne luy ait à donner empeschement quelconque » *ibid.*, p. 492 ; le 19 juillet 1683, il est défendu aux censiers ou propriétaires d'envoyer leurs bestiaux sur leurs propres terres « sy non un jour après que les moissonneurs [w. mèh'neû = glaneur] y auront étez », *ibid.*, p. 501.

Fexhe-le-Haut-Clocher [W 56]. — « L'on embanne et comande de ne point faire dans la ditte haulteur une troupe de pourck pour wayder ny pour... pasteur à paine de 3 florins d'or d'amainde, comme ossy de ne permette la liberté des bestiaux à paine ditte » A. E. Lg., *Cour de Fexhe-le-Haut-Clocher*, reg. 9, fol. 18 v° (Edit seigneurial de 1645) ; — « L'on fait deffence à tous et un chacuns de ne point tenir brebis, sinon qu'il ayent sept ou huicts bonniers à la saison pour les entretenir d'hivers sans aller querier forhon [w. *fôr'hon* « fourrage »] dehors, ny en achepter, comme aussi de ne point faire bergeriez, à peine de 3 florins d'or d'amende » *ibid.*, reg. 10, fol. 74 v° (Edit seigneurial de 1665).

Flémalle-Haute [L 87]. — Lieu-dit « alle herdavoie de la Basse Avignon » A.E.Lg., *Val-Saint-Lambert* reg. 43, fol. 20 ; toutefois la *hièrdâve vôte* avait pris un sens plus général que celui de « voie de la herde », cf. ce *Bulletin*, t. 3, 1935, p. 295, n. 3, et l'enquête d'Odeur « sur certain chemin et voye cheriawe qui tend d'Odeur à Kemexhe... Premiere leur demanderez sy le chemin sortant d'Odeur droit sur le grand chemin de Liège n'est tenu et réputé pour herdavoie et sortie de ville, pour s'en servir avec chairs, cherttes, chevalz et harnas » A.E.Lg., *Greffé scabinal d'Odeur*, reg. 8, fol. 67 (1586).

Herstappe [W 17]. — « Mensa pauperum habet 8 mod(ios) ; matricularius habet 10 et custos porcorum 12 sextaria » G. SIMENON, *Visitationes archidiaconales... Hasbaniæ*, Liège, 1939, t. 1. p. 351 (1628) ; « payé par astalle à hierdier » *Archives paroissiales*, reg. 1, fol. 144 (1704).

Hodeige [W 28]. — Le herdier percevait deux muids du registre des miches (mense des pauvres) : *Bull. Soc. Art et Hist. dioc. Liège*, t. 15, 1906, p. 234.

Hollogne-aux-Pierres [L 59]. — Plaids généraux du 3 octobre 1715, art. 22 « il est deffendu à tous bergers ou herdiers étrangers de faire pâître leurs moutons ou pourcqs sur cette juridiction à peine de cincqs florins d'or d'amende pour la première fois et du double pour la seconde » ; art. 32 « que tous surcéants qui voudront tenir pourcques n'allants à la hiette, deveront avoir un lameau (31) de deux pieds larges et un pied demy de hauteur à peine de trois florins d'or d'amende » ; art. 35 « que tous les censiers qui ont des troupeaux de moutons ne pourront laisser pâturer ou manger les prairies des surcéants à peine de trois florins d'or d'amende, outre l'interest à la partie » : L. JEUNEHOMME, *Hollogne-aux-Pierres*, Liège, 1912, pp. 52 et 54.

Kemexhe [W 42]. — « Denis le herdier est adjourné pour répondre des dommages fais ens et sur ung encloz emblavé à wassent » A. E. Lg., *Greffé scabinal de Kemexhe* reg. 4, fol. 110 (1582) ; Edit Seigneurial de 1755, art. 29 : « que ceux qui n'auront pas un troupeau effective de 60 beste à laisne ne pourront tenir troupeau séparé » A.E.Lg., *Cour de Kemexhe*, Carton.

Momalle [W41]. — « An 1601, le dernier de jenvier, cont faie entre moi, sier Johan delle Tomballe, curé de Mo(ma)lle, et entre Jehan de Moxe, herdier, de se qui m'at tenu en l'aoust ung pourceaulx, et pour les herdreges illi at receipt des grans [= grains] » A.E.Lg., *Cures*, Momalle reg. 6, fol. 58 v° ; « et je a disconté le herdage de l'aney présent que at montié XV fl(orins) et XII aid(ants) » : *ibid.*, fol. 66 v° (1601).

Mons-lez-Liège [L 73]. — Plaid général du 19 avril

1731, art. 34 « et que ceux qui n'auront pas un troupeau effective de soixante bestes à laine ne pourront tenir troupeau séparé, mais deveront se joindre à d'autres pour faire un troupeau de 60 bestes pour le moins, et ce à peine de 10 florins d'or d'amende » ; art. 35 « et deveront les dittes bestes à laine estre rentrées dans le village 1/2 heure toute au plus après le soleil couchant, à peine de 3 florins d'or d'amende » ; art. 36 « que toutes bestes à laine deveront aussy estre marquées de la marque du maître à qui elles appartiennent, à peine de 10 sols d'amende pour chacune qui seront trouvée non marquées » : A. E. Lg., *Greffé scabinal de Mons*, Œuvres 1731, fol. 16 (communiqué par M. N. Melon).

Oreye [W 13]. — « Sy veyt sor les brouk, à Oreilh, une belle hierde de brebis » J. de HEMRICOURT, *Œuvres* t. 1, p. 171 (XIV^e siècle) ; les pauvres paient « à hyerdyer, 3 m(uids) » A. E. Lg., *Greffé scabinal d'Oreye*, liasse n° 40 (1570) ; même mention au XVIII^e siècle.

Roloux [L 57]. — « Similiter custos porcorum seu porcaria percipit duos modios et amplius » (des biens des pauvres). A. E. Lg., *Cures*, Fexhe-le-Haut-Clocher, rapport du curé Dister (XVIII^e siècle).

Thys [W44]. — Le 11 avril 1565, « la m(ême) furent à la requeste desd(it)s massuyrs tous leurs biens ernbannez à temps de l'aoust pour les hierde ensembles et une seule hierde et seulement p(our) le hierdier, à tele amende q(ue) dessus, soit pourceaulx ou aut(re)z bestialz ». A. E. Lg., *Greffé de Thys*, fol. 36.

Trognée [W 23]. — « Le 5 avril 1742, donné et livré au herdier un stier de wassent pour le herdage des petits manants », payé par les pauvres sur une redevance de trois setiers de seigle due au herdier chargé de mener le bétail sur les pâturages communaux : *Bull. Inst. Arch. Liég.*, t. 57, 1933, p. 111, n. 1.

Voroux-Goreux [L45]. — Guillaume Labbé réclame à Ernu Huwar « iii pourceau liquel disoit qu'il avoit lieu-vreir devant luy pour heyder et gardeir à champs, comme le herdier delle ville, par quoy ledit Ernu luy fist négation » A. E. Lg., *Greffé scabinal de Voroux-Goreux*, reg. 9, fol. 43 (1533).

Xhendremael [L 22]. — « L'an XV^e XVIII le XII jo(u)r d'april fut passet par le consent de toutte le ville de Skend(rema)le, et par devant maire et esquevins de la dite ville, que toutte persone de la dite ville qui ont waces et porceis deveront chacier devant le herdier dudit Skend(rema)le, et se deverot payer plain herdaige, assavoir de porc iii st(iers) de(me)y (?) le moys, et des waces allé aoust ung st(ier) de spelte, et lez pains com(me) ilh est usaige del temps passeit, et se il y avoit aucuns de la dite ville qu'il vosisse faire des herdes des waces, il ne deveront alleir fer que sur leurs terres, et deveront payer plain herdaige co(mm)e les aultres, et se ilh vont sur terres d'autrui, il deveront estre paneis à quatre boudr(ais) po(u)r chacun fois, et fut mis en warde de loy. » A. E. Lg., *Greffé scabinal de Xhendremael*, reg. 3, fol. 1 (1518).

Les troupeaux communs autrefois à Gerpennes

par Joseph ROLAND

Gerpennes [Ch 72], actuellement en Hainaut, touche à la province de Namur du côté est et sud ; sous l'ancien ré-

gime, il dépendait du comté de Namur, ce qui explique qu'au point de vue des institutions anciennes et des coutumes il se rattache au Namurois.

La herde, dont le souvenir survit dans les l.-d. *li djârdin dou yèrdi* au hameau de Fromiée et *ô yèrdô* au hameau d'Hymiée (32), est attestée depuis 1649, mais elle remonte certainement plus haut.

D'après les documents d'archives, la communauté, réunie en plaid général, désignait les « herdiers », gardiens des vaches et des porcs. Ceux-ci prêtaient aussitôt le serment d'usage entre les mains du mayeur. Tous les matins, ils rassemblaient leur bétail sur la « place appartenant à la communauté que on fait retraicte des bestes » (1649). Ils se dirigeaient ensuite par un chemin « herdal » vers le pâturage banal : ce chemin était dans son plus grand parcours très large ; là où il se rétrécissait, il était bordé de fossés profonds et de haies vives (33).

En 1761, les communs manants de la communauté de Fromiée fournirent au mayeur de Gerpinnes une caution de 300 florins en faveur de Léonard Graisset, herdier, « pour sûreté que le dit Graisset se comportera, tandis qu'il résidera en sa dite qualité de herdier audit Fromiée, sans être à charge de la dite communauté ».

Le 27 mars 1773, Michel Gravier, garde des cochons, touchait 5 liards par mois et par tête. Il devait partir à 7 heures du matin depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre, et revenir à 7 heures du soir en août et en septembre. En 1777, on lui permit de partir à 8 heures du matin et de rentrer à 5 heures du soir.

En 1773, le garde des vaches est tenu de « corner, proche du roché près de la maison Michel Metillion pour se faire entendre aux plus éloignés de ce côté-là ». En 1777, « afin de ne pas laisser perdre cet usage », la communauté engage Denis Pasquet d'Hymiée pour 6 liards par tête ; il recevra le double au mois d'août et deux pains de commandise, mais il devra conduire le bétail du 1^{er} mai à la Saint-Lambert (17 septembre), de 4 heures du matin à midi, « et le reste du temps comme d'ordinaire ». En 1783, on lui accorda un liard en plus par tête et par mois.

Les habitants de Gerpinnes jouissaient du droit de glanée dans les bois du chapitre noble de Moustier-sur-Sambre. En 1757, le receveur du chapitre loua publiquement la charge de garde des porcs aux conditions suivantes : l'obtenteur ne pouvait couper du bois pour construire le parc (l'enclos à porcs), sinon avec une permission spéciale du receveur ; on ne pouvait pas pâturer après la Purification, et le chapitre se réservait le droit d'envoyer 10 porcs. C'est Jeanne Derenne, de Villers-Poterie, qui obtint cette charge pour 38 escus et 4 escalins.

Chose curieuse, il n'est jamais question d'un berger, gardien d'un troupeau communal de moutons. Ceux-ci cependant étaient nombreux. En 1712, on en comptait 1.117 pour Gerpinnes et ses hameaux, c'est-à-dire pour une population d'un millier d'âmes, contre 216 chevaux, 44 poulains, 76 bœufs, 336 vaches, 159 génisses, 150 porcs. Chaque grosse ferme avait un troupeau de 100 à 150 têtes, y compris 10 à 20 moutons appartenant au berger.

(1) Il faut remarquer toutefois que le mot a pu prendre dans certains cas une acception plus générale. BODY notamment en témoigne ; cf. *Enquêtes*, t. 3, p. 295, n° 3.

Pour la largeur des voies herdiales, voir J. DEWERT, *Folkl. Brab.*, t. 5,

1925, p. 53.

(2) L. REMACLE, *Le Parler de La Gleize*, 1937, pp. 103-4 (ancienne herde de vaches), 115-8 (troupeau de moutons), 119 (ancienne sonre de porcs).

(3) Abbé TOUSSAINT, *Les Derniers Bergers, Folkl. Malmédy*, t. 2, 1923, 20-28 (avec le règlement de Steinhach [Waimes] en 1735 pour la bergerie). — J. BASTIN, *Les Plantes... de la Wallonie malmédienne*, 1939, pp. 29, 37, 41 et 136.

(4) THISQUEN, *Hist. de la ville de Limbourg, Bull. Soc. verv. d'archéol. et d'hist.*, t. 1, 1907, p. 357 et p. 361, n. 3 ; t. 2, p. 63. — J. S. RENIER, *Histoire du Ban de Jalhay*, t. 2, 1906, pp. 67-71 ; voir aussi J. FELLER et G. HENNEN, *Toponymie de Jalhay*, passim. — Maurice MARÉCHAL, *Au pays de Franchimont*, 1933, pp. 204-6. — W. JAMAR, *Chevron dans le passé*, 1938, pp. 227-8.

(5) Dr. L. THIRY, *Histoire d'Aywaille*, t. 3, 1940, pp. 222-4. — J. YERNAUX, *Histoire du Comté de Logne*, 1937, p. 123. — Edg. RENARD, *Top. d'Esneux, Bull. Soc. Litt. Wall.*, t. 52, 1909, p. 210. — Id., *Top. de Dolembreux*, ib., t. 61, 1926, p. 49. — J. LEJEUNE, E. JACQUEMOTTE et E. MONSEUR, *Top. de Beaufays*, ib., t. 52, 1909, p. 210.

(6) F. DUMONT, *A Ougrée et Sclessin au temps jadis*, 1934, pp. 19 et 77. — Edg. RENARD, texte ancien cité *Mélanges Haust*, 1939, p. 335. — R. DUBOIS, *Les Rues de Huy*, 1901, pp. 133 et 311. — Dr A. MELIN, *Hist. de la Ville et du ban d'Andenne*, 1928, pp. 56-7.

(7) Abbé R. BLOUARD, *Mozet, hist. et archéol.*, 1939, pp. 93 et 96. — Abbé P. A. SERVAIS, *Hist. de Dorinne*, 1910, p. 198.

(8) E. DONY, *Le Village de Bourlers*, 1904, p. 95 ; — *Top. de Chimay, Bull. Soc. Litt. Wall.*, t. 59, 1925, p. 75 ; — *Top. de Forges-lez-Chimay*, ib., t. 51, 1909, p. 290. — G. PHILIPPE, *Cerfontaine dans le passé, Guetteur wallon*, 1936, p. 68. — Pour Gerpinnes, voir ci-dessous, pp. 286-287. — J. FICHEFET, *Hist. de Jemeppe-sur-Sambre et Froidmont*, 1938, pp. 97, 125 et 127-8.

(9) TANDEL, *Les Communes luxemb.*, respectivement : t. 2, pp. 1.085-6 ; t. 4, pp. 482-6 ; t. 6, pp. 91-92 et 94-99. Voir aussi Bleid, t. 2, p. 97, Houffalize, t. 4, p. 357 ; Tavigny, t. 4, p. 619 ; Roy, t. 6, p. 180 ; Corbion, t. 6, p. 588 ; Noirefontaine, t. 6, p. 636 ; Sensenruth, t. 6, p. 695 ; Sugny, t. 6, pp. 719-720, 722 et 725 ; Bras, t. 6, pp. 1.056-57 ; Villance, t. 6, pp. 1175-7 ; Bastogne (porcs de Bastogne en Freyr), t. 6, p. 1480.

(10) A. BOURGUIGNON, *Marche-en-Famenne*, Inst. arch. du Lux., *Annales*, t. 66, 1935, pp. 30-33. — Abbé E. MARQUET, *Hotton à travers les âges*, 1930, pp. 234-6. — J. COLLET, *Mosaïque historique. Rendeux et Marcourt*, 1935, p. 218. — Voir aussi L. LEFEBVRE, *Les droits d'usage dans la forêt des Ardennes (1754-1795)*, Arlon, 1942, pp. 57-70.

(11) J. RUWET, *L'agriculture et les classes rurales au Pays de Herve sous l'ancien régime*, Liège, 1943, notamment pp. 189-212.

(12) J. LEJEUNE, *Top. d'Ayeneux, Bull. Soc. Litt. Wall.*, t. 53, 1910, p. 383. — E. JACQUEMOTTE et J. LEJEUNE, *Top. de Jupille*, ib., t. 49, 1907, p. 282.

(13) C. MAILLIEN, *Hist. de Bienwart-Otreppe*, 1929, pp. 54 et 66. — L. NAMÈCHE, *La Ville et le Comté de Gembloux*, 1922, p. 301. — Voy. aussi *Folkl. Brab.*, t. 5, 1925, p. 56.

(14) Jean ROLLAND, *Quaregnon, un peu du passé*, 1939, pp. 117-8. — A. GOSSELIN et Jean ROLLAND, *Stambruges, un peu du passé*, 1939, p. 164. — Abbé J. GORLIA, *Hist. de Rameignies*, 1933, pp. 64-69. — H. MASOIN, *Les weymaux ou prés de Lessines et d'Houraing, Annales du Cercle royal arch. d'Ath*, t. 30, 1945, p. 6-34. — Dans l'important article consacré par le chanoine C. G. ROLLAND aux *Prés Saint-Jean* de la Basse-Sambre, soumis à la vaine pâture de la deuxième herbe (ou regain) (*Annales de la Soc. arch. de Namur*, t. 28, pp. 196-300), il n'est jamais question du pâtre. De même dans plusieurs monographies locales mentionnant le droit de vaine pâture.

(15) Voir les statistiques dans le *Mémoire* de THOMASSIN, pp. 382-387.

(16) Cf. infra, pp. 282 et 286.

(17) M. L. POLAIN, *Recueil des ordonnances de la principauté de Liège*, 3^e partie, 1^{er} vol., p. 437. — Ces stipulations sont répétées dans les édits seigneuriaux, par exemple, à Hollogne-aux-Pierres, le 3 octobre 1715 : L. JEUNEHOMME, *Hollogne-aux-Pierres*, 1912, p. 53 ; à Awans et Loncin, le 18 décembre 1749 : *Bull. Inst. Arch. Liég.*, t. 24, 1894, p. 454 ; ou des dérogations locales y sont apportées, comme à Nivelle-sur-Meuse : P.-J. DEBOUXHTAY et Fl. DUBOIS, *Histoire de la seigneurie de Nivelle-sur-Meuse*, p. 219. Cf. aussi I. DELATTE, *Les classes rurales dans la principauté de Liège au XVIII^e s.*, 1945, notamment p. 130, où il n'est pas spécialement question de la Hesbaye.

(18) Sur le sens de « charrue » et de « saison », w. *sâhon* « sole », cf.

Edg. RENARD, dans *Bull. Comm. Top. et Dial.*, t. 14, 1940, pp. 413, 416.

(19) *Ibid.*, p. 415.

(20) Voir les documents cités ci-après.

(21) M. L. POLAIN, Recueil cité, pp. 502, 578.

(22) *Ibid.*, p. 340. — A Fallais, voir ci-dessous, il fallait d'abord laisser glaner.

(23) Sur le w. *hâteu* « territoire », litt^e hauteur, droit de haute justice, étendue de la juridiction d'un seigneur, voir *Dict. Liég.*, p. 719 : *on n' pout nin mèh'ner* (glaner) so ç' tère la, c'est l' *hâteu* di k'mèhe.

(24) Voir infra pour Bierset.

(25) Cependant la résistance des propriétaires à la vaine pâture devait moins provenir d'une crainte de dégâts à leurs terres que du désir de secouer la restriction au droit de propriété.

(26) M. L. POLAIN, Recueil cité, pp. 436, 555, 566, 672.

(27) Sans doute pour obtenir une viande de meilleure qualité, des porcs étaient envoyés à la glandée dans les bois d'Ardenne ; en 1582 deux pourceaux sont envoyés de Kemexhe « pour les mettre par la paxhon des bois de Belle Fontaine et Gheville en Ardenne » Arch. de l'Etat, Liège, *Greffé scabinal de Kemexhe*, reg. 4, fol. 107 v^o.

(28) Aujourd'hui encore en Hesbaye, le w. *hièrdî* désigne un porcher, par opposition au *vatchî* « vacher », qui lui est supérieur dans la hiérarchie des valets de ferme.

(29) Cf. compte rendu de J. HAUST, *Bull. Top. et Dial.*, t. 5, p. 157.

(30) Dans une affaire semblable, cf. une sentence en faveur du fermier dans *Le Pauwilhar Giffou*, éd. Alb. BAGUETTE, § 92.

(31) w. *lamê*, billot mis au cou d'un animal pour l'empêcher de traverser les haies ou de courir DL ; l'art. 33 prescrit, même pour les chiens, le port d'un « lameau d'un pied et demi de longueur ». A Kemexhe, les chiens de berger devaient « être munis d'un baston de travers en forme de lamay d'un pied et demy de longueur, et un poulce de diamètre » A. E. Lg., *Greffé scabinal de Kemexhe*, Carton (1755).

(32) Cf. notre toponymie de Gerpennes, n^{os} 500 et 501.

(33) *Ibid.*, n^o 490 *voye dès vaches* (en 1575) et n^o 208 *herdavoye* (en 1722).

Les Enquêtes, tome 4, pp. 275-287, ont repris l'étude de cet important chapitre de notre ancienne vie agricole. Faisant suite à l'essai de mise au point concernant l'aire des troupeaux communs d'après les témoignages anciens et aux contributions sur le « herdage » en Hesbaye liégeoise et à Gerpennes sous l'ancien régime, le nouvel essai de synthèse que nous publions aujourd'hui étudie l'organisation même du « herdage ».

Le développement considérable pris par cette étude, où on a cependant évité de reproduire trop de détails fragmentaires sur l'aspect juridique ancien qu'on peut aisément colliger dans les monographies locales, nous oblige à reporter à un numéro suivant tout ce qui a trait au déclin et à la disparition des troupeaux communs et de la vaine pâture, points sur lesquels nous attirons encore spécialement l'attention des correspondants du Musée.

L'organisation des troupeaux et du « herdage »

Les espèces de troupeaux

Les bovidés, les porcs, les moutons, les chèvres et les chevaux n'étaient pas d'ordinaire réunis en un seul troupeau. En Ardenne méridionale, chacune de ces espèces même pâturait à part, sous la surveillance d'un pâtre spécial (1) :

1^o La « **herde** » ou troupeau commun des « bestes à cornes » ou « rouges bestes » (on dirait aujourd'hui des bovidés), dénommée parfois jadis la « vacherie » (2), était conduite par le « herdier », appelé parfois simplement et surtout en Hainaut « vacher », *vatchî*.

La « herde », c'est en patois la *hiède* (Sart-lez-Spa, La Gleize, Bovigny, Hompré...), *hède* (Grand-Halleux, Waimes...), *yède* (Jalhay, Faymonville, Mabompré, Awenne,

Crupet, Gimnée...), *yade* (Arville, Hatrival), plus au sud *herde* (Fauvillers, Rossignol...), *hërde* (Dampieourt...), *èrde* (Auby, Aile...), *yède* (Libin, Orchimont...), *ède* (Petigny). — Le « herdier » (dont l'office autrefois a pu être rempli parfois par une femme), c'est le *hièrdî*, *hèrdî*, *yèrdî*, *yardî*, *hèrdi*, *hârdiyè* (Anlier), *yèrdî* (Alle), *èrdî* (Libin) ou *èrdi* (Petigny) (3). L'aire de ces mots se poursuit dans la France voisine, lorraine et champenoise.

En plus du « herdier », sur la Basse-Semois, on signale l'existence d'un bouvier, *bûti*, qui conduisait le troupeau de bœufs (4). De même il y avait à Bras un *bûti* pour les bœufs d'attelages ; dans ce dernier village, seuls les vaches laitières, les génisses et les bouvillons allaient à la herde du herdier ; les veaux étaient confiés à un *vêlî* qui les conduisait près du village, sur des pâtures mises en commun (5). Ce *vêlî* est également signalé à Roy (6).

A Vlessart (Anlier), on distinguait en 1753 le « gros herdage » et la « petite nourrisson de vaux (= veaux) ». Le procès-verbal de la nomination du pâtre des vaches et génisses de Meix-devant-Virton en 1803 stipule qu'« il est conditionné que la commune se réserve de faire un troupeau séparé pour les veaux de l'année si elle juge de convenir » (procès-verbal communiqué par M. Fouss).

Ch. BRUNEAU signale d'autre part que les génisses ont parfois formé une herde spéciale. A Hargnies, village du département français des Ardennes, proche de notre frontière, il y avait aussi une herde spéciale pour les veaux et les vaches stériles (7). Récemment encore existaient aussi en Wallonie malmédienne des herdes de bœufs et génisses (8).

2^o La « **sonre** » ou troupeau de porcs était conduite par le porcher, *pwèrtchî* (liégeois archaïque), *pwartchî* (Orchimont), *pourtchî* (Alle), *portchî* (Tintigny, Chiny, Herbeumont...), *pôrtchi* (Petigny), lequel pouvait du reste être une porchère, ainsi qu'il apparaît par exemple du procès-verbal de nomination pour Meix-devant-Virton en 1803.



Le retour de la sonre - Meix-devant-Viron, vers 1910.

Le terme dialectal sonre (9) reste connu dans le sud de nos provinces de Luxembourg et de Namur, comme dans la Lorraine française voisine. J. HAUST l'a relevé en pays gaumais, sur la basse Semois, au sud de l'arrondissement de Bastogne (Hompré, Mabompré...), autour de Neufchâteau, ainsi qu'à Petigny, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse ; la variante *sonre* existe aussi en gaumais (Tintigny, Chiny, etc.), ainsi qu'à Anlier, Vaux-lez-Rosières et aux environs. — Ailleurs quand la chose reste connue, on parle aujourd'hui de

« troupeau de pourceaux », voire de « herde de pourceaux ». Mais jadis l'aire du mot « sonre » était plus étendue ; c'est ainsi que L. REMACLE l'a relevé appliqué, à la fin du XVI^e siècle, aux troupeaux de porcs de La Gleize et de Lierneux (10).

On signale qu'à Rouge-Minière (Ferrières), les truies et les verrats formaient des troupeaux à part (note de M. E. Detaille).

3° Le **troupeau de moutons** — des « bestes à laines » ou des « blanches bestes », pour parler comme autrefois —, très répandu naguère encore, en wallon, *tropé* (Jalhay...), *tropé* (Louette-Saint-Pierre, Rochehaut...), *troupé* (Herbeumont), *troupia* (en namurois) ou *trope*, litt. « troupe » (La Gleize), jadis appelé aussi la « bergerie », était aux ordres du berger, *bièrdjî* ou *bèrdjî*.

A noter que sous l'ancien régime on dut souvent restreindre le nombre de moutons élevés par chacun et interdire cet élevage à ceux qui ne possédaient pas suffisamment de biens.

4° Le **troupeau de chèvres**, la *caburtrie* de Sainte-Cécile, *cabeurtrie* de Cugnon, Herbeumont, etc., avait son chevrier, *caburtî*, *cabeurtî*, dit aussi *gadulri* à Herbeumont, ailleurs d'ordinaire *gadlî*, à Petigny *gad'li*, à Anlier *gadèlyè*, à Straimont *gad'liyè*.

Ce troupeau était surtout connu dans le sud de l'Ardenne et de l'Entre-Sambre-et-Meuse. Ailleurs les chèvres furent souvent proscrites en raison des dégâts qu'elles causaient dans les bois. Ainsi une ordonnance d'Ernest de Bavière, abbé de Stavelot, en 1582, constate que les habitants, malgré les prohibitions antérieures, continuent à « tenir chèvres qu'on nomme communément gattes, et leurs masles, les nourrissant sur les héritages appartenant à nos communautés, lesquels en grande partie sont, par les venimeuses morsures des dites bestes, gastés et détruits » ; aussi le prince renouvelle-t-il l'interdiction de pâturer sur les aïances (11).

5° Le **troupeau de chevaux** ou « chevalerie », *tch'fal'rîye* ou *tch'fal'rie*, propre, du moins dans les derniers temps, à l'Ardenne méridionale, obéissait à un « chevalier », *tch'falî*, à Suxy, Nafraiture, Hatrival, Alle, Rochehaut... (12).

Ch. BRUNEAU note de plus qu'on formait parfois un troupeau à part avec les poulains.

Comme on le voit par ce tableau, les mots « herde » et « herdier » s'appliquent proprement au troupeau de bovidés et à leur gardien. Ils peuvent toutefois prendre l'acception générale de troupeau et de pâtre ; c'est dans ce sens qu'on fait plus d'une fois mention dans les archives du « herdier des pourceaux » par exemple. D'ailleurs remarquons que plus d'un troupeau baptisé « herde » a réuni des moutons, des chèvres, des porcs, voire des chevaux, pâturant en commun avec les vaches (13).

La nomination des pâtres

Les contributions déjà publiées dans les *Enquêtes*, t. 3, p. 290 et suivantes, nous ont montré les modes divers suivant lesquels étaient choisis les pâtres : élection par les manants ou les propriétaires de bêtes, adjudication au candidat le moins exigeant, désignation par les autorités communales, présentation par celles-ci sous réserve de ratification par l'administration.

Signalons que dans une ville comme Andenne, complètement soumise sous l'ancien régime à un chapitre de chanoinesses qui ne laissait aux habitants aucun droit

politique, la nomination du herdier et, le jour de la Saint-Remy, du porcher était précisément le seul privilège abandonné aux manants (14).

Quand la communauté considérait les pâtres comme des fonctionnaires, elle leur faisait prêter un serment ; à Huy, ils devaient acquiescer au texte suivant : « *Les bestes herdantes et qui doivent herder et qui mieze vous seront avant, vous les acceptereis, conduireis et menereis par vous et voz serviteurs et familles ainsi que ung bon herdier doit faire, sains porter domage à autrui par leurs vacations, et que toutes personnes qui ont bestes herdantes, les mettent à la dite herde chacun jour en mains de vous affin quilz ne portent domage a autrui par leurs vacations, affin que ce ne soit votre deffaulte et que vous en acquitterez bonnement et lealement. Se vous aiet Dieu et tous les saintz du Paradis.* » (15).

Certains pâtres se voyaient concéder leur charge au rabais. Il n'en allait pas toujours de même. Dans une curieuse reconstitution, J. PIRSON a décrit les phases du concours que subissaient les candidats bergers de Villers-Sainte-Genève, avant d'être élus par les propriétaires des moutons, 40 jours après le décès du prédécesseur. Les *Enquêtes* ont déjà recouru à cette description pour la partie relatant l'épreuve du chant, mais l'ensemble du morceau, en dépit de sa longueur, mérite d'être reproduit (16) :

L'examen des candidats commença par l'épreuve de la saignée. Chaque concurrent était tenu de prendre, dans le troupeau, une bête qu'on lui désignait et de l'amener auprès des spectateurs ; puis, après l'avoir assujettie contre ses jambes, il devait la saigner ou, tout au moins, indiquer comment il s'y prendrait pour le faire. Il avait, en outre, à répondre aux nombreuses questions que les manants ne manquaient pas de lui adresser en cette circonstance.

Pour saisir une brebis au milieu du troupeau, le berger emploie ordinairement sa houlette ; celle-ci est pourvue, à sa partie supérieure, d'un crochet en fer terminé par une petite boule de cuivre ; et il s'en sert pour accrocher la bête et l'attirer à lui par une jambe de derrière.

Mais cette manière d'opérer exige une certaine adresse de la part du berger et n'est pas sans danger pour l'animal. Aussi, le pasteur prudent a-t-il toujours recours à la préhension directe. Voici comment il procède : il s'avance d'abord lentement parmi les bêtes à laine, et, pendant qu'il prend position à l'endroit qui lui paraît le plus favorable, son chien s'élance autour du troupeau en décrivant des cercles concentriques. Aussitôt, les brebis se rapprochent et se réunissent en un groupe compact. Alors, sans la moindre difficulté, le berger saisit, par la toison, la bête dont il veut s'emparer.

C'est par la préhension directe que les concurrents devaient saisir la brebis qui leur était désignée pour l'épreuve de la saignée.

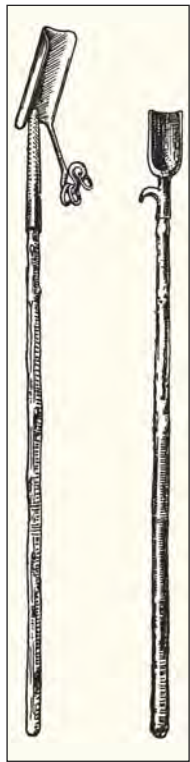
Quand la première épreuve fut terminée, on emmena le troupeau dans un enclos voisin ; alors les trois candidats, placés côte à côte, s'élancèrent à la course dans la prairie et en firent trois fois le tour.

A l'épreuve de la course, succéda celle de la houlette. Les concurrents se placèrent à cinquante mètres environ d'une vieille porte d'étable, marquée d'un point central et suspendue aux branches d'un arbre, en guise de cible. Chacun d'eux devait lancer, sur cette cible avec sa houlette, trois boules de terre glaise pétrie. Les boules qui atteignaient la porte y restaient collées ; et leur situation, par rapport au point central, donnait le degré d'adresse de celui qui les avait lancées. Aussitôt que la dernière boule eut été jetée, le plus jeune des manants électeurs saisit une échelle et monta

jusqu'à la cible. Alors au moyen d'un morceau de craie, il en accentua le point central. Il considéra ensuite, pendant quelques instants, les différentes boules collées à la cible ; puis il écrivit à côté de chacune, le numéro du candidat qui l'avait lancée. Pendant ce temps, les manants électeurs et bon nombre de curieux s'étaient approchés et se pressaient confusément devant la cible pour se rendre compte du résultat de l'épreuve.

Mais déjà l'attention des assistants se portait ailleurs : le jour baissait, le froid augmentait, la foule s'impatientait et réclamait l'épreuve du sifflet et le chant du liolo.

[Ici le passage reproduit dans les *Enquêtes*, 3, p. 308-9.]



Houlettes –
Fosse-lez-Stavelot
et Remouchamps,
XIX^e s.,
1m48 et 1m17

Le moment solennel était proche, l'élection allait commencer.

Les manants électeurs s'étaient rassemblés et formaient un cercle autour de Joseph-Antoine qui présidait aux préparatifs. Ils étaient tous munis d'une planchette sur laquelle fut inscrit le nombre respectif de leurs bêtes à laine. Ce nombre était aussi celui des voix dont ils disposaient ; car chaque bête donnait droit à un suffrage.

Les trois concurrents se placèrent à une certaine distance l'un de l'autre et l'opération commença aussitôt.

Le manant possédant le moins de brebis adapta sa planchette à l'extrémité d'un long bâton et alla prendre position près du candidat de son choix, tenant son bulletin de vote en évidence bien haut sur son épaule. Les autres électeurs l'imitèrent successivement en suivant l'ordre indiqué par le nombre de leurs suffrages. Le dernier d'entre eux à émettre son vote était Joseph-Antoine. Il resta d'abord indécis pendant longtemps ; il fit ensuite quelques pas dans la direction du jeune Mathias ; puis, s'arrêtant soudain, il rebroussa chemin pour aller se ranger parmi les partisans du troisième candidat. Son vote décida de l'élection de ce concurrent...

[Joseph-Antoine avait voté pour lui parce qu'il possédait un spécifique infallible contre le charbon.]

La rémunération des pâtres

On trouvera dans l'article du tome 3, ainsi que dans les ouvrages traitant du herdier cités auparavant, de nombreux détails concernant le salaire alloué jadis par la communauté ou versé par les participants au herdage, ordinairement augmenté de redevances en nature : pains, ou setier d'épeautre ; parfois aussi, comme à Marche, jouissance d'un jardin et faculté d'essarter un demi-bonnier de terrain communal.

Bornons-nous à quelques renseignements pour l'époque la plus récente et à quelques textes d'archives généralement inédits :

Le porcher de la dernière sonre, celle de Bohan, laquelle sortait de Pâques à la Toussaint, recevait, nous dit DELOGNE (17), trois francs par animal en 1914. Un autre pâtre, qui avait été « chevalier » avec son frère pendant trois ans, touchait cinq francs par cheval ; puis il avait entrepris la sonre, recevant douze sous par mois et par tête, ceci pendant toute l'année, car on lâchait les porcs en tout temps, ne fût-ce que deux heures. On sait que les pâtres, qui rece-

vaient en plus une minime rétribution de la commune, étaient nourris par les propriétaires des bêtes un nombre de jours correspondant au nombre de bêtes confiées à leur garde : les pâtres « tournaient ».

A Auby, le porcher recevait 60 centimes par cochon, à la Noël et à la Toussaint : c'était la *djite*, mot qui représente sans doute originellement « gîte » ; la nourriture était due également à tour de rôle et proportionnellement. (Communication de M. Paul Hubert, transmise par J. Haust.)

Pour la ville de Neufchâteau, notre ami M. A. Geubel, nous communique le procès-verbal suivant extrait des Archives Communales :

L'an 1815 [en lettres], le 27 février à 10 heures du matin, Nous Bourguemaître de la ville de Neuf-château après avoir invité tous les propriétaires de bestiaux de la commune à se rendre au bureau de la Mairie, afin de nommer deux pâtres l'un pour les bêtes à cornes et l'autre pour les porcs et déterminer la quotité de salaire qu'il convient de leur allouer :

1° Avons nommé comme pâtre des bêtes à cornes dit herdier Pierre Gruselin de Neuf-château et avons fixé son salaire à la somme de un franc quatre vingt centimes par tête de bétail envoyée au parcours jusqu'à la S' Jean ; et à la même somme de la S' Jean jusqu'à la fin de la campagne.

2° Avons convenu avec Marie Thirion, veuve Nicolas Grandjean de Hamipré qui s'engage au nom de son fils Henri Joseph Grandjean du d. lieu, comme pâtre de porcs et avons fixé son salaire à la somme de cinquante six francs pour l'année, sous la condition que chaque propriétaire sera tenu de lui fournir une aide autant de jours qu'il aura de porcs au parcours et les nourrira tous deux le même nombre de jours et que chaque propriétaire qui enverra une bête au parcours et la retirera avant la S' Jean à quelle époque que ce soit, il sera tenu de payer et nourrir le porcher et son aide, comme s'il avait envoyé sa bête au parcours jusqu'à la S' Jean. Il en sera de même pour la période de la S' Jean jusqu'à la fin de l'année. Convenus encore, que la nourriture se donnera à tour de rôle.

Fait et convenu au nom de la Commune au bureau de la mairie, les jours, mois et an susdits. Les dits pâtres ayant déclaré ne pas savoir signer, nous, le Bourguernaître susdit avons clos le présent procès-verbal.

(s) A. Neuville.

A Ochamps, le porcher avait de plus l'habitude d'aller « aux boudins » en hiver dans chaque maison. Comme la gloutonnerie du porcher était bien connue, on lui servait à volonté lard maigre, choucroute, viande, boudins et dessert. (Note de M. Talbot, communiquée par M. Fouss.)

En Ardenne liégeoise, obligation semblable de nourrir herdiers et bergers : ainsi pour le berger de Villers-Sainte-Geotrude : « les manants devaient, à tour de rôle, nourrir le titulaire et son chien ; ils payaient en outre au berger une redevance annuelle de trois patars (dix-huit centimes) par bête adulte ; enfin le berger avait le droit de posséder une brebis sur dix dans le troupeau commun » (18).

Le berger de Ruy, à La Gleize, était entretenu pareillement : « Chaque ménage devait l'entretenir, lui et son chien, un certain nombre de jours par année, nombre proportionné au nombre de moutons appartenant au ménage : *lu biêrdjî esteût toudi à patron èn-one pièce ou è l'ôte* (le berger était toujours à patron dans une place ou dans l'autre). Mais il logeait presque toujours dans la même maison... Quand il partait le matin, il emportait *dès tâtes èt one*

vôte qu'on lî f'zève tos lès djoîs la k'il èsteût à patron (des tartines et une crêpe qu'on lui faisait tous les jours où il était à patron) » (19). Le « *déjournement* » était réglé pareillement, et avec soin, par les règlements du pays de Malmedy (20).

Le herdier toutefois dans certains villages disposait d'une maison : ainsi en Famenne, à Fronville, en 1710, il est question d'agir « *pour le contraindre et toute sa famille de migrer et évacuer la maison du herdier dudit Fronville pour y laisser entrer Gille Ogier, herdier moderne dudit lieu élu par la plus grande et la plus saine partie de la communauté* » (21).

Quelques détails encore : dans l'extrême-sud de l'Ardenne, la croyance était répandue que les fées du lieu avaient une vache qu'elles envoyaient à la herde, et qu'elles liaient la *marinde* (les provisions) du herdier à la corne, quand c'était leur tour (22).

A Denée, le herdier, chaque fois qu'une vache nouvelle entraînait dans le troupeau, recevait une *mitche d'acomuvace* « une miche d'approvisionnement » (23).

A Custinne et Serinchamps, une tasse de café pleine, au point de déborder, s'appelle *one jate di yèrdi*, signe que nos pâtres ne se contentaient pas de demi-rations (note de M. Ghislain Lefèbvre).

On verra dans la suite de cette étude que les chevriers de l'Entre-Sambre-et-Meuse détenaient aussi le bouc banal, ce qui ajoutait un peu à leurs ressources. A Alle, en plus de tous les pâtres de l'endroit, il y avait encore un individu qui tenait le « blanc mâle », c'est-à-dire le verrat banal ; il « tournait » aussi (24).

Le système astreignant les habitants à nourrir les pâtres a plus d'une fois suscité des contestations ; dès l'ancien régime, il y eut des récalcitrants se dispensant du « herdage » et refusant d'entretenir le pâtre. Les documents d'archives en ont gardé souvent le souvenir ; voici un témoignage inédit qui nous est transmis par M. Edgard Renard :

Journée extraordinaire tenue en cour à Tavier le 27 d'Avril 1672.

Le seigneur de Tavier et son officier « *remonstre qu'encor bien il soit deffendu sur les plaids généraux a chacung mannant de cette terre de faire herder leurs bestes en particulier mais que la coustume est de les faire herder toutes ensemble soub la conduite d'un même herdier ou porcher, est-il néanmoins que ledit Martin [Dellevalx] en contemnement des dites deffences, et en préjudice des droits et franchises des autres mannans fait herder ses porques a parte nonobstant qu'il y a un porcher qui garde les communs porques de cettuy village, et qu'ayant venu a son tour de le nourrir il en a fait refus nonobstant qu'interpellé par le sergent de cette cour de la parte desdits Seigneurs acteurs (25) sur diverses plaintes faites par les autres mannans, ce qu'a donné suiet audit officier de la faire traiter à la taverne pour sa dite quote. Conclud partant à ce que ledit Martin serat condamné de faire herder ses dits porques avec les autres, de satisfaire aus frais faits par ledit porcher à la taverne et de le nourrir à l'advennir et le payer à l'advennant de sa quote, et ce attendu que dans ce village et dans tous autres lieux policés la coustume est telle, concluant à ce et aus despens* ».

Tavier. Rolles de la Cour de Justice (1671-1707), p. 52 et v^o.

L'aide du pâtre

D'ordinaire un aide accompagnait les pâtres, du moins ceux des troupeaux de vaches et de porcs (le berger, lui, disposait d'un ou de plusieurs chiens). Sur la Semois, chaque pâtre avait même son *scalot*, qui « tournait » avec lui ; à Auby, le *scalot* du porcher recevait des habitants 50

centimes par jour (26).

Le *scalot* (27), surtout aide-porcher, du sud de l'Ardenne (Laforêt, Rochehaut, Redu, Offagne ; *ècalot* (Bagimont), c'est l'*adjou* ou *adjô* du pays gaumais : on dit ici *alèy* (= aller) à l'*adjou* et là *aler à scalot*. Plus au nord, l'aide-porcher et aussi l'aide-herdier s'appellent *caw'lèt* (Anlier, Recogne, Cherain, Bovigny... ; *caw'li* Mabompré ; *cawèt* Montleban), nom dérivé de *cawe* « queue » qui s'explique assez par le fait que les aides se tiennent derrière le troupeau, le pâtre marchant au contraire en tête (30). Dans l'Ardenne liégeoise, le herdier avait son *sûte*, litt^e « suite » (29) ou *adjôr-neûr* (nord de Malmedy), ou son *tîsrou* (Sart-lez-Spa, Jalhay).

D'ordinaire cet aide était fourni à tour de rôle par les ménages participant au « herdage » et un nombre de fois proportionnel à leur participation : ainsi en allait-il en Ardenne liégeoise et habituellement dans le Luxembourg.

Le procès-verbal de nomination du pâtre de Meix-devant-Virton en 1803 (communiqué par M. Fouss) stipule : « *il lui sera fourni successivement par tous les habitants qui auront des bêtes à corne au troupeau et sur son invitation une personne dit vulgairement « ajout » pour l'aider à garder le troupeau, lorsqu'il le conduira au bois ou dans les campagnes entrecouppées de semences* ».

Le lexique gaumais de Tintigny nous apprend que les personnes qui mettent nouvellement des cochons à la *sonre* doivent fournir un *adjou* au *portchî* pour l'aider à accoutumer les nouveaux venus aux habitudes du troupeau, pour *acomôrdèy lès pouchés à la sanre* (31). La même coutume est attestée par Ch. BRUNEAU (32).

A Ochamps, l'enfant, garçon ou fille, dit *scalot* était fourni ou payé successivement par chaque famille participant à la *sonre*. Tandis que le porcher était armé d'un fouet, qui servait aussi bien sur son aide que sur ses cochons, et dont il menaçait aussi les enfants qui se hasardaient, quand ils étaient hors de sa portée, à le traiter de « colonel au long grognon », le *scalot* était armé d'une longue baguette. Quand le porcher, en temps de semailles, était invité à venir enfoncer les graines dans le sol par le va-et-vient de la *sonre*, il venait se camper sur le terrain en fumant sa pipe et regardait en hurlant de temps à autre à l'adresse de son compagnon, lequel devait suivre les bêtes, puis les faire tourner au bout du terrain au moyen de sa longue baguette. (Note de M. Talbot, communiquée par M. Fouss).

A Steinbach (Limerlé), la coutume de 1738 exigeait certaines capacités de la part de celui qu'elle semble bien appeler « la suite » (et non « le suite » comme on a fini par dire en Ardenne liégeoise) : « *Il sera loué un hardier pour garder les chevaux et bêtes d'attelages de la nuit dans les bouvières en lui mettant une suite capable et recevable pour ledit hardier... ; celui qui a des bœufs doit mettre pour la suite [quelqu'un] qui soit capable de porter le veau depuis la maison jusqu'au plus éloigné du pâturage... Pour la suite des vaches, il faut un qui soit capable de porter le veau depuis la maison jusqu'au plus éloigné du pâturage et l'autre, que le hardier le trouve capable* » (33).

Le rassemblement et le départ du troupeau

Le pâtre, chaque matin, devait rassembler son troupeau, l'« accueillir » comme on disait souvent, en gaumais *acude*. Il parcourait le village, ou bien se postait à un endroit tous les jours le même ; il lui suffisait de corner, *cwèrner* ou *cwârner* (gaumais *cônèy*), syn. *tût'ler* : parfois il se servait d'une trom-

pette ou d'un sifflet. Les habitants, reconnaissant le signal, ouvraient la porte des étables et les bêtes gagnaient l'endroit où les attendait le pâtre ou bien rejoignaient le troupeau qui passait. Il fallait naturellement que le pâtre veillât à être bien entendu : à Ster-Francorchamps, « *ceux de Cronchamps et de sur les heids ne pouvant faire qu'un vinave avec ceux du Ster, le herdier devra tellement toucher son corne* » (34) ou *donner de sa voix que ceux desdits lieux puissent l'entendre, pour mettre leurs bêtes à la herde* » (35).

A Auby, le porcher *askèd'*, litt^e « accueille », signifie : le porcher corne. On dira : *est-ce qu'il è dja askèdeu ?* « est-ce qu'il a déjà corné ? ». Non, *i va askède* « Non, il va corner ». (Note de M. P. Hubert, communiquée par J. Haust.)

Le rassemblement terminé, le troupeau, le pâtre, l'aide et le chien s'en allaient par le large chemin traditionnel, régulièrement bordé de baies et, de temps à autre, de *gofes*, mares, servant d'abreuvoirs, dont les règlements anciens prévoient parfois l'entretien par corvées, comme ils témoignent souvent du souci de veiller au bon état de la voie : celle-ci c'est la *hièrdâvôye* « voie herdale » du pays de Liège, le (*h*)*hièrdau* d'Awenne, etc., le *roteû* de Remagne, etc., *routeû* de Tintigny, etc. Il ne s'agissait pas de s'arrêter pour brouter le bien d'autrui en chemin : « *Et sil y avoit joenes tailhes join-dantes az voyes desseur dites, ly herdier doivent chachier [= chasser] leurs vaches tendantment [= continuellement] sens arrester ne jockeir [= tarder], par wardeir de damages les dix religieux, iusqu'à tant qu'ils venront à leurs weydes [= près]* » (Arch. du Val-S'-Lambert, XVI^e siècle) (36). De même, les porchers de My, Filot, Xhoris et Ferrières ne peuvent mener leurs porcs que « *sans assire et sans appuyer aultrement que sur leurs basions* » (37).

La sieste du troupeau

Souvent le troupeau partait pour toute la journée. Dans la commune de La Gleize, « à midi, il faisait la sieste, *i f'zève prandjîre, i prandj'lève*, toujours au même endroit, *al prandj'lâye*, à l'ombre d'un gros hêtre, *duzos on prandj'leû*... La sieste durait environ deux heures » (38).

L'endroit où se faisait la sieste — et où le bétail ruminait — était choisi sur terrain sec, près d'une fontaine aux eaux potables, et de façon à pouvoir jouir de l'ombre de quelques hêtres, chênes ou sapins (39). C'était la — ou plutôt les, car il y en avait une par troupeau de chaque hameau — *prandj'lâhe* (Jalhay), *prandj'lâhe* (Sart), *prandj'lâye* (La Gleize, région malmédienne, Stavelot...), le *prandj'leû* (Grandmenil, Villers-Sainte-Geotrude, Marcourt, Saint-Hubert...), *prandj'loû* (Redu, Libin), *prandj'lou* (Bourseigne-Neuve), *pragnou* (Alle, Rochehaut), *pragneû* (Herbeumont), *prèn'neû* (Longlier). Le mot subsiste très souvent comme lieu-dit : comparez aussi les endroits dénommés *al prandjîre* « à la sieste » à Bovigny, la *prandjîre dès deûs-Oûtes* « la sieste des deux Ourthes » à Mabompré, et *al plandjère* à Cerfontaine.

Le troupeau pouvait aussi rentrer au village pour la sieste. Ainsi le porcher d'Auby prenait les bêtes en été à *pragnîre* « à sieste », c'est-à-dire qu'il faisait deux sorties : d'abord le matin, de 6 heures et demie à 9 heures, et puis l'après-midi ou vers le soir ; en d'autre temps, il les prenait *pou la djournée* « pour la journée » (note de M. P. Hubert). Comparez les renseignements suivants pour Stavelot (où il s'agit de troupeaux particuliers) : « *prandjeler*. 1. En parlant des moutons (qui, eux, ne rentrent jamais à l'étable pendant la journée) : se reposer à midi, au dehors, dans un *prandje-*

leû. Lès moutons *prandjelèt*. Fé ~ sès moutons. — 2. En parlant du vacher : mener pâtre les vaches en automne une seule fois par jour, de 10 à 3 h. (alors qu'en été, elles sortent deux fois : de l'aube à 10 h. et de 3 h. au soir). *Lu hièrdî k'mince à ~ duvès l'Tössint*. — 3. Fig. Divaguer alors qu'on voudrait faire sa sieste... » (40).

A Bras, d'autre part, le « chevalier » en été revenait au village à midi pour permettre à ceux qui désiraient atteler de reprendre leur cheval (41).

Le restant de la journée et le retour

À moins de circonstances spéciales — orage dangereux, jadis aussi rencontre du loup, parfois encore dégâts commis par quelques bêtes dans le troupeau ou dans les propriétés qu'elles traversaient (pour éviter ces dégâts, les cornes des vaches entrant au herdage commun doivent être recoupées, prescrit le règlement de Vlessart [Anlier] en 1753) —, le restant de la journée se passait dans un calme relatif. Si une bête voulait s'écarter, le berger se servait de sa houlette, *holète* ou *palète di* (ou *du*) *bièrdjî* pour la ramener dans le troupeau. Pareillement pour rappeler une vache qui s'éloignait de la herde, qui *s'forièrdève*. dit-on à Jalhay (42), le vacher se servait de son *bordon âs-z-onès* (Jalhay, Sart), *bordon âs-anès* (Wallonie malmédienne) « bâton à anneaux » ou « aux anneaux » (43), ou d'un *bordon à nâlf* (Comblain, d'après M. E. Detaille) « bâton à lanière » : ce dernier était un simple bâton entouré à sa partie supérieure d'une lanière tressée où était pris un anneau rattachant le bâton à une autre lanière dans laquelle le vacher passait le bras. (Même système à Bertrix, d'après M^{me} Victor Navarre).

Le retour se faisait par le même chemin que l'aller. La dislocation du troupeau avait lieu d'ordinaire à un endroit fixe : « à Ruy [La Gleize], arrivé sur le pont, le berger sifflait et chacun se précipitait pour *sèvrer lès bèrbis*, pour les trier » (44). On a vu qu'à Bra-sur-Lienne, l'endroit où les enfants attendaient le retour du troupeau s'appelait *lès sèvrâyes*, on y faisait la *sèvrâye* (45). De même les habitants de Faymonville allaient à la *sèvrâye*, *sèvrer* ou *reüssèvrer* leurs bêtes (46).

Les anciens procès-verbaux de nomination stipulent parfois que, s'il ne rentre pas avec toutes les bêtes qui lui ont été confiées, soit qu'elles aient péri de maladie, soit qu'elles aient été tuées par le loup, le pâtre devra en justifier « par la reproduction de quelques parties de la bête périée » (Procès-verbaux de 1803 à Meix-devant-Virton, communiqués par M. Fouss).

L'estivage des troupeaux

Le climat de notre pays ne se prête guère à l'estivage. On peut cependant en relever des traces. Ainsi l'abbé Ch. DUBOIS évoque en passant « ces temps très anciens, que je n'ai pas connus, alors que les jeunes gens, chevauchant leurs cavales, les emmenaient pâtre, dans les clairières, au plus profond de la forêt d'Anlier. Ils y passaient les jours et parfois les nuits » (47). Plus récemment encore, la herde spéciale formée à Hargnies (Ardenne française, canton de Fumay) pour les veaux et les vaches stériles restait six mois hors du village, dans les « haies », sous la direction du *pôrdji*. Quelques heures par jour, les bêtes étaient enfermées dans une sorte de parc, le *pôdje* ; cet espace, fumé par leurs excréments, était mis en culture l'année suivante par le *pôrdji* (48).

Les troupeaux de porcs ont assez souvent passé de la sorte l'été dans les bois : ainsi la ville de Marche avait au-

trefois dans la forêt de Famenne un hangar, dit « la loge des porcs », où chaque soir le porcher enfermait le troupeau ; à la Saint-Thomas (21 décembre) seulement, le porcher ramenait les porcs à leurs propriétaires (49).

Dans la Fagne proprement dite, au nord de Malmedy — immense pâturage pour les moutons et les bêtes à cornes —, il arrivait aussi, nous dit-on sans fournir de détails, que les troupeaux de bovidés et d'ovidés estivaient (50).

Pour l'Hertogenwald — dans le duché voisin de Limbourg —, les bourgeois de la ville de Limbourg, les habitants du ban de Baelen et ceux de la franchise de Henri-Chapelle avaient non seulement le droit d'envoyer chaque jour, du lever au coucher du soleil, toutes les bêtes de la localité paître dans la forêt sous la conduite de « herdiers », mais aussi celui de les envoyer passer un certain nombre de semaines, de mois même, dans la fagne et la forêt. « Les herdes partaient au commencement de mai et pouvaient ne revenir que le jour de la Saint-Lambert (17 septembre). L'exercice de ce second droit était subordonné au paiement d'une taxe, qui s'élevait à 2 deniers par bêtes de bétail ayant passé l'hiver précédent dans les étables du propriétaire et à 8 sous par tête de bétail acquise depuis la Saint-Jean (12 mai). Les herdes étaient au nombre de quatre. Chacune se rendait régulièrement chaque année aux mêmes endroits de la forêt. Une hutte abritait le herdier. Les quatre herderies furent de tout temps celle de Schorenstein [= w. *al sôristène*, ruisseau affluent de la Helle, sur Membach], celle de Hattlich [auj. maison forestière sur la route Eupen-Montjoie], celle de la Robinette [l.-d. sur Membach, près de Drossart] et celle de Porfays [= w. *pwér-fayi*, l.-d. sur Membach]. Les trois dernières étaient situées à l'extrême limite de la forêt, vers le sud, à côté de la fagne, où les bêtes pouvaient ainsi aller pâturer. » En 1411, 365 bêtes, en 1435, 678, en 1517, 1.038, en 1585, 1.039, furent envoyées dans la forêt, compte non tenu des bêtes rentrant le soir à l'écurie. Les mêmes habitants jouissaient encore du droit d'envoyer leurs porcs dans la forêt, moyennant une minime redevance : en 1411, il y avait 16 herdiers, en 1417, 18 herdiers de pourceaux, chiffres qui s'expliquent vu le grand nombre de porcs ainsi envoyés dans la forêt : 1.442 en 1411 par exemple (51).

La glandée et le marquage des porcs

Les porcs qu'on envoyait à la glandée, à l'*pahon*, disait-on en Ardenne liégeoise, *pâhon*, *pâhyon* en malmédien (c'est la « *païsson* » des archives), pour se repaître de glands et de fâines, parcouraient surtout les forêts de la Saint-Remy (1^{er} octobre) à la Saint-Thomas (21 décembre) (52). Ailleurs — ainsi à Jemeppe-sur-Sambre, les porcs pouvaient aller à la « *païsson* du jour Saint-Remy jusques au jour Saint-Martin » (53).

Avant son départ le jour de la Saint-Remy, le troupeau d'Andenne, qui comptait parfois 700 bêtes, était marqué au fer rouge par les échevins ; les porchers gardaient les porcs dans les bois aussi longtemps qu'ils trouvaient à s'y nourrir ; au retour, les échevins évaluaient le degré d'engraissement des bêtes pour les taxer au profit du chapitre local (54).

Les porcs (comme les moutons) devaient donc être marqués. Au sujet de ce marquage, MM. N. Mélon et J. Herbillon nous transmettent de curieuses notes, d'où il résulte aussi que les porcs de Mons-lez-Liège étaient envoyés dans les bois d'Ardenne (55) :

« Le 24 octobre 1670 mit un porck maii [= w. *mayî*, porc châtré] sur le bois de terrewaingne [= Terwagne] laquelle att une noir tache derrier loreille xhylenge [= w. *hlintche*, gauche] de la largeur d'une main et la ditte oreille est sopée [= w. arch. *soper*, *sopî* « couper le sommet »] à la motte [= mode] d'un v. Item deseur loeulle près la ditte oreille encore une petite noirr tache de largeur d'un quart de rix [prob^t « *rixdaler* », esp. de monnaie]. Item a la cresse [= crête ; ici, ligne de soies sur la tête] coupée sur le hatrea [= w. *katrê*, cou]. Item une croix bruslée lespalle de dit costé devant » (Archives de la cure de Mons-lez-Liège, Famille Wathieu Barthélemy, reg. 1644 à 1673, fol. 93 v°).

« Le 28 septembre 1671 j'ay mit un porck mayy marquez un locket [= w. *lotchèt*, mèche de cheveux, ici de soies] sur le culz. Item la cresse tondue sur la teste a mitant de la longueur. Item la xhylenge oreille fendue desoub du costé vers lespaulle, sur le bois de hapsent [= Haversin ?]. Item une croix bruslée sur lespaulle de devant au dit costé presse la ditte oreille » (Ibid., fol. 92 v°).

« Ma belle mère y ait mis un aussy marquez loreille xhileng fendue deux fois la largeur d'un petit doibt près l'un vers l'autr. Item tondue un lochet sur le culz veoir un petit lochet demeuré. Item tondue sur la teste de la longueur à mitant de la cresse. Item bluslé [pour bruslé] sur lespaulle de devant une croix au costé de la dite oreille : le dit porck est une maille [lire « *mailée* », w. *mâ-liêye*, truie châtrée ?] » (Ibid., fol. 92 v°).

Réglementation ancienne du « herdage »

Le « herdage » sous l'ancien régime était strictement réglementé. Le seigneur et le maître héréditaire pouvaient-ils faire herde à part ou devaient-ils joindre leurs bêtes au troupeau communal ? Les manants pouvaient-ils se libérer de l'obligation et à quoi étaient-ils astreints s'ils faisaient « herdage » séparément ? (56) Quel était le maximum des bêtes que chacun, souvent en proportion de l'étendue de ses biens-fonds ou encore des impôts qu'il payait pouvait mettre à la herde ? Quels étaient les droits à acquitter par les manants suivant l'espèce et l'âge de leurs bêtes, et suivant qu'elles provenaient ou non de la seigneurie ou d'une seigneurie voisine ? Certains dignitaires étaient-ils exempts de ces redevances ? Quelles étaient les dispositions prévues en cas de maladie pour éviter la contagion ou l'extension du mal ? Dans quels bois, sur quels terrains, après combien d'années de croissance pour les taillis (7 ans généralement), à quelle époque de l'année pour les champs, le troupeau pouvait-il pâturer ? Quelles étaient les conventions de réciprocité entre communautés voisines touchant le pâturage sur leurs juridictions respectives ? Autant de questions qui — outre celles auxquelles on a déjà fait allusion ci-dessus — étaient réglées par la coutume ou par les décisions de l'autorité, autant de matières à contestation et à contraventions : bien des pâtres, par exemple, furent pris à faire paître leurs bêtes dans de « jeunes taillis ». Celui qui désirerait poursuivre en détail l'étude de cette réglementation peut se reporter aux ouvrages signalés antérieurement (57). Ce travail d'historien ne peut être entrepris ici.

Bornons-nous à mentionner qu'il y avait des conventions de « parcours » et d'« intercoures » même entre Etats voisins : ainsi le duché de Limbourg et le marquisat de Franchimont s'étaient reconnu des droits de pâturage réciproque sur de vastes espaces : en cas de guerre même, les bêtes pouvaient entièrement se nourrir sur le territoire voisin (58). Il y avait semblable réciprocité entre le duché

de Luxembourg et la principauté de Stavelot (59). Ce qui ne signifie point qu'on ne prenait pas de précautions pour fixer le parcours et le stationnement des différents troupeaux, fussent-ils de la même commune, afin d'éviter les contestations et les rixes.

Un record de 1547 dit que la herde de Malmedy « *peuh aller chasser son pasturaige si loing qu'elle peult aller si avant qu'elle revienne de soleil à l'hostel, saulve en cas de malage* » (60).

D'après les coutumes du Luxembourg, le droit de parcours était limité jusqu'à « l'opposite » ou en face du clocher de chaque village voisin ; s'il n'y a pas de clocher, jusqu'au milieu du village. Ce droit s'exerçait après la première récolte, et jusqu'au premier mai. En 1770, seules du reste les prairies non closes resteront livrées à la pâture du 15 octobre au 1^{er} mai (61).

La saison de la vaine pâture à l'est de la Wallonie

Il est intéressant de déterminer la date où commence la vaine pâture. On a vu que dans la région de Saint-Hubert, c'était la Saint-Remy (1^{er} octobre) (62). En Wallonie mal-médienne, *tos lès tchamps, à pus qu' lès-èclôs, èstîn' deùbanés al Sint-Mètchî* « tous les champs, sauf les enclos [bordés de haies ou entourés jadis d'une levée de terre ou de pierres], étaient livrés à la vaine pâture à la Saint-Michel » (29 septembre) (63). Il en était de même à Jalhay : *al sèt Mitchi, c'èsteût l' dubane* « à la Saint-Michel, c'était l'époque de la vaine pâture ».

A La Gleize, vers 1890, le berger conduisait son troupeau en fagne jusqu'à la Toussaint ; après la Toussaint, il pouvait aller partout. Le 1^{er} novembre était alors *lu moumint d' lu d'bane, lu moumint qu'on d'banève*. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les pâtures étaient ouvertes plus tôt, dès la Saint-Remy (1^{er} octobre). D'après un « règlement touchant le pasturage des bestes à laine fait par les mannans d'Andrimont » [à La Gleize] en 1763, les champs sont ouverts les uns après les autres, de la Saint-Remacle (3 septembre) à la Saint-André (30 novembre) (64).

A Fronville, jusqu'en 1914, à partir de la Toussaint tous les prés étaient *d'banés* : le bétail des particuliers pouvait paître partout. Les prairies artificielles, ensemencées de trèfles, faisaient seules exceptions ; elles étaient *rèbanèyes* : on y plantait un brandon, *rèbana* ou *gâr*, qui en interdisait l'accès (65).

A Stavelot, récemment encore, à la Toussaint, c'était *lu d'bane*, permettant au bétail de brouter librement un peu partout. D'après les enquêtes de J. HAUST, *d'baner* (*èsbaner* Villers-Sainte-Gertrude) se faisait de même à cette date à Stoumont (on mettait les champs *al dubane*), à Grand-Halleux, à Villers-Sainte-Gertrude ; on donne la date de la Saint-Remy pour Lierneux et Halleux ; on parle de fin septembre à Anlier (où *on-z-abène* les champs le 1^{er} avril pour les *dèsbènè* alors) ; de même à Habay, où *an debène* est synonyme de *an pateure* « on pâture ».

En pays gaumais, où, nous dit-on, la vaine pâture existe encore parfois aujourd'hui, elle ne paraît pas commencer partout à la même date : on vient de voir la fin septembre pour Habay ; à Tintigny, on parle du 15 octobre ; à Chenoix et ailleurs, on la fixe vers le 15 septembre, selon l'état d'avancement ou le retard des récoltes. Les prés alors sont dits *dèbènèy* à Tintigny, *dèbanis* à Virton ; l'époque est la *dèbanie* à Saint-Mard et Chenoix, terme inusité à Musson et

à Dampicourt, où on dit : *c'èst l' abandon : on n' wârde pus rin* « on ne garde plus rien ». A Prouvy-Jamoigne *an débane* est aussi synonyme de *an pateure t' avau* (partout) (66).

Les prairies grasses réservées

Notons qu'il pouvait y avoir des prairies réservées, pendant un certain temps au moins, pour un nombre déterminé de bêtes exigeant une nourriture plus abondante.

Il ne s'agit pas seulement d'un accord entre usagers, comme encore dans le règlement élaboré au début du XIX^e siècle par les gens de Sourbrodt-centre pour réserver les meilleurs pâturages de la « Fagne wallonne » aux vaches laitières et aux génisses remplissant certaines conditions (67), mais d'une disposition juridique considérant certains prés comme « *abannés* » ou « *mis à ban* » pour ce qui était de la seconde herde et par conséquent interdits pendant un temps déterminé au bétail pour lequel ils n'étaient pas réservés (68). Seuls y avaient accès les chevaux et les bœufs de trait, les vaches « *hales* » (69) ou vaches « *monses* » (70) à l'engraissement pour la consommation locale, les veaux de l'année et une ou deux vaches laitières pour le besoin du ménage.

On appelait aussi dans le Namurois et le Hainaut occidental ces terrains « *abannés* » soit « *bans* », soit « *spargnes, espargnes, épargnes* » (notamment sur la Sambre), soit « *franches pâtures* », « *craisses* (ou grasses) *pâtures* ». Les prairies réservées étaient « *abannées* » le 1^{er} ou le 15 août et elles étaient « *dèbannées* », c'est-à-dire ouvertes au pâturage commun, le 15 ou le 29 septembre ou le 1^{er} novembre.

Dans ces « grasses pâtures » on pouvait aussi faire paître le bétail physiquement mal en point ; du moins c'était le cas à Fosses (Entre-Sambre-et-Meuse) où un record de 1447 s'exprime comme suit : « *Si aulcun de la dicte franchiese avait vache en hallerie [cf. hale, ci-dessus] clochante [= boitant] ou bleschie [= blessée] qui ne poloit aller al herde commune, on le polroit mettre en la craisse jusques à tant que raller polroit à la dicte herde sans fraudes* » (71).

Dans l'Ardenne luxembourgeoise, comme dans le pays gaumais et en Famenne, on trouve un usage analogue dans l'institution des « *bovières* » ou « *bouvières* », qui étaient, ordinairement à la Saint-Jacques (25 juillet), « *abannées* », c'est-à-dire réservées aux bœufs (parfois aussi aux chevaux) de labour, et de même le plus souvent aux bêtes grasses, aux veaux et aux jeunes bêtes. Dans certains villages, existaient de « *grandes* » et de « *petites bouvières* » ; les petites étaient pâturées après la fenaïson jusqu'au mois de septembre, les grandes à partir de septembre. A Steinbaeh (Limerlé), en 1738, il est même question de « *bouvières* des vaches » où « les bœufs n'iront pas », sauf pendant « deux heures de soleil » ; il y a aussi des « *bouvières* des veaux » ; on plante des « *banons* et *confins* (= bornes) sur les marches (= limites) des bouvières » comme sur celles des pâturages communs (72).

Le droit de pâturage dans l'ouest de la Wallonie

Le système des « *franches pâtures* » décrit ci-dessus doit être distingué de la vaine pâture proprement dite, exercée dans la région sur les terres dépouillées et laissées en jachère. A noter que le premier usage était réciproque entre villages voisins, mais non la vaine pâture (73).

Sur les rives de la Sambre, la franche pâture s'exerçait spécialement sur certains prés où les propriétaires ne pouvaient jouir que de la première herbe et qui étaient acces-

sibles à tous les bestiaux depuis la Saint-Jean-qu'on-fauche (24 juin), parfois depuis la Saint-Pierre (29 juin) jusqu'en mars (1^{er} ou 15 ou 17 mars) : c'étaient les « *prés à une herbe* » ou « *prés [de] Saint-Jean* », où les habitants avaient le « *droit d'aller et de paissier* [= paître] *leurs biestes, chascun an, del jour Saint Johan Baptiste juskes a le fieste Sainte Giertru* [= Sainte- Gertrude, fêtée le 17 mars] *en march ensievant* », dit-on en 1276 déjà (74).

Pour le Hainaut central et occidental, nous savons qu'il y avait pareillement des prés ainsi grevés d'une véritable servitude. Ce sont des prés dit à *warlot*, comme étaient les « *grands prés* » situés entre Mons, Ghlin, Baudour, Jemappes, Boussu et Saint-Ghislain (75), ou encore des « *waymeaux* » (76). Ainsi à Lessines, « *la Communauté de la dite ville profite de l'herbage ou wahin des prés de Lessines... depuis le jour de la Magdelaine* [= Sainte-Madeleine, 22 juillet], *jusques au jour de Saint Martin* [11 novembre] *ensuivant* » ; il ne s'agit que de deux groupes de prés sur lesquels les habitants avaient le droit de faire paître chacun, une ou deux bêtes enregistrées ; ces prés étaient appelés « *communs* » (encore que propriétés de divers particuliers) ; ou nommait des « *gardes des vaches* » ayant pour gages 16 livres sous l'ancien régime avec en plus le droit de faire paître une vache ; après la Saint-Martin et jusqu'au 15 février, ces prés étaient « *de commun usage* », c'est-à-dire que les habitants pouvaient y prendre de l'herbe sans y conduire le bétail (77).

On retrouvera des exemples semblables dans le chapitre suivant consacré à la disparition de ces prés communs.

Notons pour terminer qu'il y eut en Hainaut de bien plus vastes pâturages communs, appartenant ceux-là aux communautés mêmes. La « *grande bruyère* » de Stambruges, considérée jadis comme propriété communale, mais revendiquée par la maison de Ligne qui en fut reconnue propriétaire en 1821 (et qui la planta de sapins), était un vaste espace sablonneux où « *paissait en commun le bétail du village qu'un bouvier attiré rassemblait par nos rues au son de la trompe* » (78).

Des étendues encore plus grandes pouvaient dépendre de plusieurs communautés : ainsi « *au nord du bois de Ghlin, entre les deux grandes chaussées actuelles qui, de Mons, mènent à Ath et à Bruxelles, traversées par l'ancienne chaussée Brunchaut, s'étendaient les bruyères des Onze Villes ou de Broqueroie, dites aussi d'Hasnon, parce qu'elles se trouvaient dans la seigneurie de cette abbaye. Les Onze Villes intéressées en ces bruyères étaient Lens, Jurbise, Herchies, Erbisœul, Masnuy-Saint-Jean, Masnuy-Saint-Pierre, Saisine, Casteau, Nimy. Momignies-lez-Lens et Erbaut. En novembre 1246, la comtesse Marguerite de Constantinople leur avait accordé un règlement pour leurs usages en ces bruyères qui s'étendaient à 800 bonniers et plus : elles pourraient y faire paître leurs chevaux, poulains et porcs dans la coupe de trois ans, leurs vaches et veaux, dans celle de six ans ; chèvres et moutons ne pourraient y avoir accès* ». Les communautés devaient un certain cens à l'abbaye. En 1761, les communes en adjudgèrent les portions à leur profit (79).

De même, dans ce qui est aujourd'hui le Borinage, le chef-lieu de canton actuel de Pâturages forma longtemps « *les communs pasturages* » indivis entre les localités voisines de Frameries, Quaregnon, Jemappes et Eugies, d'où partent encore d'anciens « *sentiers des vaches* » ou « *voies*

des vaches » menant toujours *au pasturâje* (80). Le nom de La Bouverie, *al bouv'riye*, ancienne dépendance de Jemappes, rappelle une origine analogue (81).

Ainsi, en pleine région industrielle, le nom même de puissantes et populeuses communes rappelle l'état agricole d'autrefois.

Elisée LEGROS.

(1) Jean HAUST n'a relevé dans ses enquêtes dialectales — dont les dossiers nous ont permis de fournir ci-dessous plus d'une précision — une désignation apparentée à « *pâtre* » qu'à Mabompré où on parle du *pasturé*, litt^e « *pastoureau* » (ce mot figure dans l'ancien dictionnaire mal-médien de VILLERS ; comp. *pateré* « *rustre, homme très mal élevé* » à Tintigny : Ed. LIÉGEOIS, *Bull. Soc. Litt. Wall.*, 37, p. 355).

(2) Ainsi M. L. POLAIN, *Ordonnances de la Principauté de Stavelot*, pp. 244-5 : ordonnance sur le pâturage et la « *vacherie* » commune à Odeigne.

(3) Voir note 1, page précédente.

(4) Th. DELOGNE, *L'Ardenne méridionale belge*, p. 17.

(5) TANDEL, *Communes luxemb.*, 6, pp. 1056-7.

(6) *Ibid.*, 5, p. 180.

(7) Ch. BRUNEAU, *Enquête sur les patois d'Ardenne*, 2, pp. 395-6.

(8) J. BASTIN, *Plantes de la Wall. malm.*, p. 37.

(9) Comme « *herde* » et comme « *troupe, troupeau* » eux-mêmes — et aussi comme le synonyme « *fouc* » de l'ancien français, courant dans la langue des anciens textes hennuyers (du francique **flück*, d'où l'all. *Folk*, néerl. *Volke*) —, l'ancien français *sondre, sundre, sonre* (que le Dictionnaire de GODEFROY fait masculin par erreur) est d'origine germanique : ancien haut-all. *swanur*, anglo-saxon *sunor*, ancien nordique *sonar*. Un dérivé *rassonner* « *rassembler, arranger* », puis « *mettre en mauvais état* », existe en namurois notamment (cf. J. HAUST, *Bull. du Dictionn. wall.*, 13, p. 67).

(10) L. REMACLE, *Le Parler de La Gleize*, p. 119.

(11) H. L. POLAIN, *Ordonnances de la Princip. de Stavelot*, p. 59.

(12) TANDEL, 6, pp. 1056-57, signale un *tch'fali* à Bras (*tch'fali* à Roy), ainsi qu'un « *gardien des chevaux* » à Tavigny, 3, p. 619, et une « *herde des chevaux* » à Limerlé, 3, p. 484.

(13) A noter que les mots « *h(i)erde* » et « *herdier* » s'employaient aussi en Hainaut où ces termes sont généralement perdus aujourd'hui (sauf toutefois quelques restes sur lesquels nous reviendrons) ; voir notamment L. VERRIEST, *Corpus des records des coutumes et des lois de chefs-lieux de l'ancien comté de Hainaut*, 1946, pp. 56, 69, 74 (ces deux derniers exemples pour le troupeau de porcs), 168, 232 (un « *herdier* » des vaches et des pourceaux). On parle communément aussi dans cette région de « *vackier* » ou « *vaquier* » [= *vacher*] et de « *fouc* [troupeau] de brebis » (ou « *blankes bestes* », ou « *bestes à laine* ») et de « *fouc* de pourchiaux », comme aussi de « *fouc d'oies* » (sur le mot « *fouc* », voir ci-dessus, note n° 9).

(14) A. MELIN, *Hist. d'Andenne*, pp. 56-57.

(15) R. DUBOIS, *Les Rues de Huy*, pp. 133-4.

(16) Voir J. NOSRIPE (= J. PIRSON, *Noirbroqua le pendu*, 1895, pp. 108-111 (et de même *Wallonia*, 5, 1897, pp. 103-5).

(17) *L'Ardenne mérid. belge*, p. 17.

(18) J. PIRSON, *o. c.*, p. 112.

(19) L. REMACLE, *o. c.*, p. 115.

(20) F. TOUSSAINT, dans le *Folk. Malmedy*, t. 2, pp. 21-23.

(21) Ph. GAVRAY-BATY, *Glossaire topon. du ban de Fronville*, p. 119.

(22) TANDEL, *Communes lux.*, 6, p. 866 (Bertrix) ; DELOGNE, *L'Ard. mérid.*, pp. 49 et 70-72.

(23) *Bull. du Dictionn. Wall.*, I, p. 125.

(24) DELOGNE, *ib.*, p. 17.

(25) Ceux qui intentent l'action, c.-à-d. le seigneur et son officier.

(26) DELOGNE, *L'Ardenne méridion. belge*, p. 17.

(27) Sur ce mot, voir une note de J. HAUST dans *Romania*, t. 69, 1946, pp. 242-3. Les noms wallons de l'aide-herdier et de l'aide-porcher ont été réunis et étudiés par J. HAUST.

(28) On trouve « *adjouts* » dans les textes anciens d'Anlier ; cf. TANDEL, 6, p. 99. — La complainte chantée à l'Epiphanie par les *caw'lèts* de

Saint-Hubert dont il est question au t. 3 de nos *Enquêtes*, p. 298, a été recueillie dans TANDEL, 6, p. 967, ainsi que par P. MARCHOT, *Revue des Tradit. popul.*, 7, 1892 (cf. *Wallonia*, 5, p. 15).

- (29) Le mot est devenu masculin.
- (30) Éd. LIÉGEAIS, dans le *Bull. Soc. de Litt. Wall.*, 37, pp. 293 et 290.
- (31) *Enquête sur les patois d'Ardenne*, 2, p. 183.
- (32) Ailleurs, c'était le berger qui était requis pour aller avec son troupeau *triper* (Jalhay, Robertville) ou *tripler* (La Gleize), piétiner, les seigles.
- (33) TANDEL, *o. c.*, 4, pp. 482-3.
- (34) Corne, *cwène*, est masculin en wallon de la région.
- (35) M. L. POLAIN, *Ordonn. de la Princip. de Stavelot*, p. 263.
- (36) E. RENARD, dans les *Mélanges Haust*, p. 335.
- (37) J. YERNAUX, *Hist. du Comté de Logne*, p. 122.
- (38) L. REMACLE, *Le Parler de La Gleize*, p. 116 ; cf. *ibidem*, p. 308.
- (39) Cf. J. BASTIN, *Plantes de la Wall. malm.*, pp. 37 et 41 ; J. FELLER et G. HENNEN, *Top. de Jalhay*, passim ; É. LEGROS, *Dialectes belge-romans*, 2, p. 74. — Voir aussi WASLET, *Vocab. givetois*, v° *prandjler* ; Ch. BRUNEAU, *Enquête*, 2, p. 419 ; etc.
- (40) J. HAUST, dans le *Bull. Soc. Litt. w.*, 44, pp. 539-540.
- (41) TANDEL, *o. c.*, 6, p. 1.057.
- (42) Du verbe *su forièrder* (du préfixe *for-* « dehors » + l'ancien verbe **ièrder*, forme locale de *hièrder*).
- (43) Voir *Enquêtes du Musée*, 3, pp. 304-306.
- (44) L. REMACLE, *Parler de La Gleize*, p. 117.
- (45) *Enquêtes du Musée*, 3, p. 293.
- (46) J. BASTIN, *Bull. Soc. Litt. wall.*, t. 50, p. 590.
- (47) *Vie wallonne*, 14, 15 mai 1934, p. 292 (ainsi que dans son livre. *Vieilles choses d'Ardenne*, 2^e éd., 1947, pp. 240-1).
- (48) Ch. BRUNEAU, *Enquête sur les Patois d'Ardenne*, 2, pp. 395-6 ; à *podje* (d'où *pôrdji*), comparez le gaumais *pôdje*, m., tas de fumier à proximité des étables, et voyez le *Dict. Liég.*, v° *pêr* (litt' parc) et *ran* (où on cite *pâdje*, f., anc. franc, *parge*).
- (49) H. BOURGUIGNON, *Inst. Archéol. du Luxemb.*, *Annales*, 66, p. 32.
- (50) J. BASTIN, *Plantes de la Wall. malm.*, p. 136.
- (51) J. THISQUEN, *Chronique de la Soc. ver. d'Archéol. et d'Hist.*, 1906-1907, pp. 22-24.
- (52) J. BASTIN, *Plantes de la Wall. malm.*, pp. 28-29.
- (53) J. FICHEFET, *Hist. de Jemeppe-s.-Sambre*, p. 97.
- (54) A. MELIN, *Histoire d'Andenne*, p. 57.
- (55) Sur l'envoi de porcs hesbignons à la glandée en Ardenne, voir *Enquêtes*, t. 4, p. 281, n. 2.
- (56) Voir une décision controversée des échevins de Liège, dans *Le Pauwelhar Giffou*, édit. A. BAGUETTE, p. 28.
- (57) Cf. *Enquêtes du Musée*, t. 4, pp. 275-278. — Voir aussi M. L. POLAIN, *Ordonnances de la Princip. de Liège et Ordonnances de la Princip. de Stavelot*, passim (voy. les index) ; — I. DELATTE, *Les Classes rurales dans la Princip. de Liège au XVIII^e s.*, pp. 119 et 124-135 ; — L. LEFÈVRE, *Les droits d'usage dans la forêt d'Ardenne, 1754-1795*, Arlon, 1942, 96 p.
- (58) J. S. RENIER, *Hist. du ban de Jalhay*, 2, p. 67.
- (59) J. BASTIN, *La Fagne wallonne*, dans *La Terre wallonne*, t. 10, 1924, pp. 229-239, ainsi que *Bull. Commiss. Topon. et Dialect.*, 6, pp. 241-248.
- (60) J. BASTIN, *Plantes de la Wall. malm.*, p. 137.
- (61) H. BOURGUIGNON, *ouvr. cité*, pp. 30-31.
- (62) *Enquêtes du Musée*, 3, p. 298.
- (63) J. BASTIN, *Plantes...*, p. 133 ; — cf. *Armonac walon d'Mâm'di*, 1937, éd. Chantecler, p. 38.
- (64) L. REMACLE, *Le Parler de La Gleize*, pp. 115-6.
- (65) Ph. GAVRAY-BATY, *Glossaire topon. du ban de Fronville*, pp. 88-89. — On sait que *dubaner*, litt' « enlever le brandon » ou *banon*, est le contraire du liég. *èbaner* (ailleurs *abaner*) « interdire l'entrée d'un terrain ou le passage par un brandon ». « Bien entendu, comme le note L. REMACLE, *o. c.*, pour permettre ou défendre la vaine pâture générale, il n'était besoin de mettre ou d'enlever aucun brandon : la date coutumière était connue de tous ». — Sur le brandon, cf. *Enquêtes du Musée*, 2, pp. 352-5.
- (66) *Pays gaumais*, 3, p. 31 note ; — F. BONNEAU, *A r'wâtant mourè lès dârnîs couvats*, pp. 43-44 ; — Documentation gaumaise inédite de J.

HAUST.

- (67) J. BASTIN, *La Fagne wallonne*, *ib.*, p. 238.
- (68) C. G. ROLAND, *Les Prés Saint-Jean*, dans les *Annales de la Soc. archéol. de Namur*, t. 28, p. 218.
- (69) Sur ce mot hennuyer (*h*)*ale* [*l'h* est muet], voir le *Bull. du Dict. wallon*, 9, p. 49 : « *ale*, vache qui ne donne plus ni veau ni lait et qu'on engraisse pour la tuer ».
- (70) Le chanoine ROLAND écrit « vaches monstres » (qui, chez I. DELATTE, *Les Classes rurales dans la Principauté de Liège au XVIII^e s.*, p. 125, devient « vaches-montres » !), sans doute d'après un hypercorrectisme ancien de *monses* ; sur le w. *monse* « stérile » (en parlant d'une vache), voir le *Dictionn. Liég.*, s. v.
- (71) BORGNET, *Cartul. de Fosses*, p. 108 (texte qui nous est signalé par M. L. Verhulst).
- (72) TANDEL, *o. c.*, 3, p. 1.085 (Muno, en 1698) ; 4, p. 482 (Steinbach, à Limerlé, en 1738) ; 6, p. 97 (Vlessart, à Anlier, en 1753) ; etc. — POLAIN, *Ordonnances de la Princip. de Liège*, 3^e série, 2^e vol. » p. 46 (Monville, à Fronville, en 1745) ; p. 134 (Noiseux, en 1749) ; p. 535 (Fronville, en 1766) ; pp. 658-9 et 908 (Buissonville, en 1772 et 1786). — Le chanoine ROLAND, *o. c.*, p. 208, cite d'autres règlements de 1589 et 1633 pour Auffe et Ave. — Voir aussi Ph. GAVRAY-BATY, *o. c.*, pp. 88-89.
- (73) J. FICHEFET, *Hist. de Jemeppe-s.-Sambre*, pp. 124-6.
- (74) C. G. ROLAND, *Les Prés Saint-Jean*, pp. 196-300. — J. HAUST a encore relevé l'expression *prés d'sint Djan* « prés dont la pâture du regain est réservée aux indigents » à Gembloux.
- (75) Voir les dictionnaires montois de DELMOTTE et SIGART, s. v.
- (76) Dérivé de *wayin* « regain » (écrit ci-après « *wahin* »).
- (77) H. MASOIN, *Les weymieux ou prés de Lessines et d'Houraing*, dans les *Annales du Cercle archéol. d'Ath*, 30, 1944-45, pp. 7-28.
- (78) A. GOSSELIN et J. ROLLAND, *Stambruges... Un peu du passé*, I, pp. 22-33.
- (79) M. VAN HAUDENARD, *Hist. de Lens-sur-Dendre, Annales du Cercle archéol. de Mons*, 56, 1939, p. 92.
- (80) Voir notamment J. ROLLAND, *Quaregnon... Un peu du passé*, pp. 42-3 (où on signale que « ceux qui conduisaient le bétail au pacage déambulaient par les rues en criant : *Railli, Ralle, Ravaux !* ») et 70-72. — Rappelons que le blason populaire des gens de Pâturages est *leû* « loup ».
- (81) Comparez le nom de la commune ardennaise de Lavacherie, *al vatch'ryye*.

Cet article termine la série des contributions parues dans le tome 4 des *Enquêtes*, pp. 275-287 et pp. 346-374. On y traite sommairement des restrictions apportées, à la fin de l'ancien régime, par voie d'autorité, à la pratique du « herdage », tout en laissant à un historien le soin d'approfondir cet aspect ancien de la question ; on s'attache davantage, comme c'est la règle dans nos publications, à sauver les témoignages concernant le XIX^e et le XX^e siècle, époque trop négligée d'ordinaire par les historiens ; ces témoignages souvent recueillis dans la tradition orale sont d'autant plus précieux qu'ils enregistrent des souvenirs qui vont s'évanouir à jamais.

Le déclin et la disparition des troupeaux communs et de la vaine pâture

Les restrictions à la vaine pâture au XVIII^e siècle

L'ancienne pratique de faire paître en commun le bétail d'une même communauté, déjà fortement en recul au XVIII^e siècle ou même disparue alors dans certaines régions naturelles qui s'y prêtaient moins bien, a fortement décliné un peu partout pendant ce siècle. L'autorité centrale a d'ailleurs cherché à hâter à ce déclin.

Ce siècle est celui du déboisement, du dessèchement de marais, de la mise en culture de terrains vagues et de bruyères ; c'est aussi celui où on commence à s'affranchir du système de la jachère périodique pour pratiquer la cul-

ture extensive ; c'est à ce moment encore que se répand la culture des plantes fourragères ; c'est enfin l'époque où la législation, inspirée par les idées de progrès et de liberté, restreint de plus en plus les entraves anciennes au libre développement de l'économie.

On réfère d'abord les abus de la vaine pâture : ainsi une ordonnance de 1724 au Pays de Liège défend la pâture sur les grains croissants après le 1^{er} avril. En 1734, on n'autorise plus le pâturage des grains croissants que par les porcs, du 1^{er} novembre au 1^{er} mars ; la vaine pâture des prairies est défendue aux porcs et aux moutons. En 1739, on assimile les trèfles aux grains, protégeant les terres ensemencées du 15 février au 1^{er} novembre. En 1773, l'interdiction pour les trèfles est étendue à toute l'année. Corrélativement, on interdit l'élevage des moutons par les tout petits exploitants ne possédant pas assez de biens-fonds. Cependant la banalité des prairies et celle des jachères après les deux récoltes des « *durs grains* » ou grains d'hiver et des « *marsages* » ou grains de printemps subsistaient (1).

La vaine pâture se maintenait donc au Pays de Liège dans ses traits essentiels, et même l'usage de plus en plus répandu de clore ses biens ne la supprimait pas nécessairement. Quand le seigneur de Waillet, en Famenne, désire supprimer les « *bovières* » — ce qui est loin de mettre fin à toute la vaine pâture —, il lui faut l'assentiment de tous les manants possessionnés et il paie du reste très cher la suppression (2). A noter que les avantages résultant de la vaine pâture variaient suivant les régions, et notamment qu'ils étaient très faibles en Hesbaye, où elle ne pouvait concerner que les jachères.

Au pays de Herve — partagé entre le Pays de Liège et le Duché de Limbourg, terre d'Empire —, ses avantages étaient moindres encore. On ne trouve plus déjà beaucoup d'exemples de troupeaux communs au XV^e siècle. Dès le XVI^e, différents propriétaires interdisent l'accès des biens-fonds à tout bétail, sans distinction de date. D'ailleurs on signale des prairies encloses dès le XV^e. Pour le pays de Dalhem, le règlement de 1739 constate pourtant encore l'existence du pâturage des moutons, mais il limite strictement le nombre des bêtes, les terrains à pâturer, en même temps qu'il taxe les chevaux et bêtes à cornes broutant dans les champs ouverts. Et les champs ouverts n'étaient plus nombreux dans une région herbagère, où les champs eux-mêmes se clôturaient de haies. Aussi l'ordonnance de Joseph II, en 1781, ne viendra que compléter ces restrictions en supprimant la vaine pâture des moutons et des chèvres, et en réduisant celle des chevaux et des vaches aux chemins publics pendant le jour et sous la surveillance d'un gardien privé. On constate qu'au pays de Herve la législation restrictive de la fin du XVIII^e est même en retard sur la réalité, alors qu'ailleurs elle est novatrice et progressiste (3).

L'autorité — tout particulièrement l'autorité impériale — en effet cherche à promouvoir les progrès de l'agriculture par la restriction des droits d'usage sur les bois, les champs et les prés, notamment en autorisant la clôture des biens (4).

Dès 1730, une ordonnance impériale permet dans le Namurois d'ensemencer 2 bonniers par charrue des terres en jachère, avec interdiction pour quiconque de les paître ou de les fouler. En 1765, on autorise ainsi 5 bonniers. En 1767, on autorise la culture comme les cultivateurs l'en-

tendent, sans tenir compte d'aucun droit de vaine pâture (5). Pour le Luxembourg, en 1770, l'impératrice Marie-Thérèse exempte de la vaine pâture les terrains enclos, ainsi que les champs de trèfle, luzerne et sainfoin ; seules les pâtures non closes y seront livrées du 15 octobre au 1^{er} mars (6). En Flandre-Hainaut, un édit de 1771 accorde à chaque propriétaire le droit de faire cesser la vaine pâture en clôturant son bien ; quant aux trèfles, ils sont protégés en 1783.

La vaine pâture subsiste donc là aussi, mais réduite et fort précaire, puisque la clôture suffit pour la supprimer, ce qui sera confirmé et généralisé par la loi française des 28 septembre - 6 octobre 1791.

L'usage pourra encore subsister quelque temps, même parfois contrairement à la loi. Mais le Code rural de 1886 lui portera le dernier coup en autorisant tout propriétaire à clore son bien et aussi à s'affranchir du droit de la seconde herbe ; si quelque titre autorise la pratique, il peut faire cesser cette servitude moyennant une juste et préalable indemnité ; si l'usage seul sans titre formel appuie ces droits, ils sont considérés comme nuls (7).

Les survivances de la vaine pâture au XIX^e siècle

Nous voudrions que nos correspondants s'attachent à noter les témoignages sur la survivance de l'ancien usage à l'époque contemporaine, en opposition souvent à la législation actuelle.

De ces survivances, on en signale au XIX^e siècle, même à l'ouest de la Belgique romane, eu Hainaut et notamment sur la Sambre. Telles les suivantes :

A Marcinelle — où on nomma un pâtre jusqu'en 1820 —, la vaine pâture sur certains prés déterminés, cessa en 1839, les propriétaires ayant traité avec la commune pour racheter cette servitude ou ayant clos leurs biens (8).

A Jemeppe-sur-Sambre, le pâturage libre des troupeaux des communes voisines ne fut interdit que par une décision du Conseil communal en 1871 (9).

A Arsimont, jusque vers 1882-1890 au moins, le pâturage banal sous la surveillance des divers propriétaires de bêtes était toujours pratiqué dans les prés bordant la Biesme, après l'enlèvement de la première herbe (10).

A Ramegnies-lez-Thumaide, jusqu'en 1848, année où le marais communal fut mis en culture, un vacher commun, à qui sa place était adjugée au rabais, menait le bétail sur ce marais du second samedi de mai au 30 novembre (11).

A Lessines, où la Ville avait fini par se borner à adjuger en location le droit d'occuper les prés communs à partir de la Sainte-Madeleine, ces prés furent loués une dernière fois, pour 6 ans, en 1866 ; un procès plaidé de 1868 à 1872 reconnu aux propriétaires le droit de clore impunément leurs prairies et de les soustraire ainsi à la vaine pâture, que la Ville du reste prétendait ne pas considérer comme telle mais comme un droit de copropriété ; les tribunaux s'en tinrent à la loi de 1791, qui autorise la clôture de tout bien particulier, déduisant de cette clôture la suppression de la vaine pâture (12).

Des données semblables pourraient facilement être recueillies pour d'autres endroits. Il s'agirait chaque fois de préciser la date, les causes et les modalités de la suppression de la vaine pâture.

Les derniers pâtres communs dans l'est de la Wallonie

Il importe de recueillir aussi toutes les traditions se rapportant aux derniers pâtres communs : un modèle d'étude de ce genre a été donné par L. REMACLE dans la description qu'il a consacrée au berger du hameau de Ruy, à La Gleize, qui a subsisté jusqu'en 1890 environ ; bon nombre de renseignements utilisés dans notre article précédent proviennent de cette description (13).

À La Gleize, le berger existait encore à la fin du siècle dernier, mais le herdier avait disparu dès le XVII^e siècle. Non loin de là, à Jalhay, Sart-lez-Spa et en Wallonie mal-médiennne, où les habitants disposaient d'une vaste étendue de fagnes, troupeaux de vaches comme troupeaux de moutons ont subsisté jusqu'au dernier quart du XIX^e siècle. À Robertville, les troupeaux de moutons furent supprimés en 1893, année de grande sécheresse (14).

À Aywaille, la herde a existé jusqu'au milieu du XIX^e siècle, et les registres du Conseil communal mentionnent encore un règlement des pâtures en 1822 (note du D^r L. Thiry).

À Ochamps, tandis que le porcher a subsisté jusque vers 1870, le herdier avait déjà disparu vers 1840. « Si la redevance donnée au herdier était modique, les bêtes étaient mal nourries et maigres ; aussi lorsque les foins furent devenus plus abondants grâce à l'apparition des trèfles puis des engrais, on ne songea plus à les confier à un herdier. » (Note de M. Talbot, communiquée par M. Fouss.)

Les derniers herdiers du pays namurois

Il apparaît que c'est dans la région au sud de Namur que la herde s'est conservée le plus longtemps.



La herde d'Agimont, avant 1914.

Pour Houyet, nous sommes renseignés avec précision par un correspondant dévoué, M. Ghislain Lefèbvre, qui s'est informé sur place :

Le pâtre de Houyet, qui a cessé ses fonctions en 1927, est un appelé Suray. C'était le titulaire, mais en réalité il chargeait ses enfants du soin du troupeau ; quand le plus jeune de ses fils fut à même de gagner plus au travail qu'au troupeau, il abandonna la charge ; on ne trouva pas de successeur.

Le troupeau se composait d'environ 125 chèvres, d'une vingtaine de moutons et de quelques vaches.

Le pâtre se servait d'une vulgaire corne pour rassembler ses bêtes ; après avoir lancé quelques appels discordants, il criait : di-lachoz lès gades ! « lâchez les chèvres ! ». Il n'avait aucun équi-

pement spécial.

En 1927, on lui payait encore cinq francs par mois et par tête d'animal. Le gain journalier était donc d'environ 25 francs. Il avait, il est vrai, le privilège de tenir un bouc et un bélier reproducteurs.

Houyet [D 80] - XX^e siècle - Ghislain LEFÈBVRE, 1931.



Le départ de la herde - Chooz (Ardennes fr.), 1948.

À Agimont [Ph 59], comme à Houyet, le troupeau — du moins en dernier lieu — groupait diverses catégories d'animaux, comme on le voit sur la photographie ci-jointe. Le troupeau a subsisté jusque peu après 1918 (renseignement de Clément Colin, d'Agimont).

Dans le département français des Ardennes, à Chooz, près de Givet, la herde circula encore en 1946 et en 1948. Sur cette herde, à notre connaissance la dernière wallonne (car Chooz parle wallon) portant ce nom, on lira ci-dessous des notes de notre ami Maurice Piron, qui en a recueilli les éléments sur les lieux et qui, de plus, en 1948, a filmé pour nous la vie de la herde pendant une journée, grâce à l'obligeante entremise de M. le Professeur Ch. Bruneau, membre d'honneur du Musée, et de M. Jules Briquet, maire de Chooz.

Le village de Chooz vit fort replié sur lui-même et il a conservé un genre de vie assez primitif. Ainsi le régime des « parts communales » y est toujours resté en vigueur.

L'usage de la herde subsiste encore à Chooz. Du moins, il existait encore en 1946 et en 1948.

La herde est une institution communale pourvue d'un crédit particulier. La redevance saisonnière prévue pour l'îèrdî était, en 1946, de 700 francs par tête de gros bétail (vaches et bouriques), de 350 fr. par tête de mouton ou de chèvre. En 1948, la municipalité demande aux habitants 3.000 fr. par vache et 1.500 fr. par mouton. Cet argent, déduction faite des impôts, assurances et autres charges sociales, est versé au herdier, lequel reçoit en fait — en 1948 — environ 2.400 fr. par vache et environ 1.200 fr. par mouton. Il n'a pas d'autre casuel et la nourriture ne lui est pas fournie.

La saison pendant laquelle circule la herde va du 1^{er} avril au 1^{er} novembre. Seules lès p'titès djins mètont leu(s) vatche(s) à l'îède « les petites gens mettent leur(s) vache(s) à la herde » ; les propriétaires ont des pachis, prairies, cultivés.

La herde part du village par le chemin du « gros arbre » pour gagner les terrains communaux, couverts en partie de bruyère, vers 8 heures du matin ; elle quitte ces terrains vers 17 h. 30, pour rentrer à 18 heures. Pendant les grandes chaleurs, elle sort de 4 à 10 heures, puis de 17 à 22 heures.

Comme le régime de la vaine pâture subsiste à Chooz, la herde a le droit de paître aussi dans les prairies naturelles aux abords

de la Meuse aussitôt après l'enlèvement de la première coupe de foin. Sont seules interdites à la herde les prairies clôturées ou entourées d'arbres.

Le herdier a un chien, et parfois naguère un aide, in scalot.

Le herdier rassemble ses bêtes le matin au son d'une cwane, naguère corne de vache, aujourd'hui corne en cuivre, portée en sautoir ; il parcourt d'abord le village en cornant ; arrivé à la dernière maison sur la route de Givet, à l'entrée du village, il s'arrête et fait demi-tour ; les bêtes sortent des étables, et le herdier traverse de nouveau le village, le troupeau le précédant ; il corne encore parfois pour appeler les retardataires ; dji n' vos-a nin ètindu cwârne « je ne vous ai pas entendu corner », dira une femme dont l'habitation est un peu à l'écart de la route.

Entre midi et 14 heures, la herde descend au bord de la Meuse : elle va fê praudjîle à l'abuvrê « faire [la] sieste à l'abreuvoir » ; pour s'y rendre, les bêtes diskindont l' ièrdô « descendent le [chemin] herdal », conduisant des terrains communaux à l'abreuvoir. Le berger, à qui sa femme allait habituellement porter là-bas sa marinade, son repas de midi, dispose à l'abuvrê d'une petite baraque en planches pour s'abriter.



Le herdier - Chooz (Ardennes fr.), 1948)

Au retour, le herdier ramène la herde par le chemin pris à l'aller ; les bêtes rentrent d'elles-mêmes dans leur étable quand le troupeau passe devant celle-ci.

En 1948, la herde rassemblait 24 vaches et génisses, plus 15 moutons.

L'hiver, à moins qu'il ne travaillât en ville, l'ancien herdier coupait du bois pour les habitants du village.

Pendant les dernières années, le pâtre a changé souvent ; celui de 1946 — qui n'était pas un herdier professionnel — était cependant connu sous l'appellation de ièrdî, parce qu'il était fils et petit-fils de herdier professionnel ; en 1947, cet homme préféra chercher du travail à l'usine, et on ne put lui trouver de successeur. En 1948, à la demande du maire, l'ancien garde champêtre a

consenti à mener paître le troupeau communal ; toutefois la herde n'est sortie qu'à partir du 19 avril.

Chooz (Ardennes françaises), 1946-1948 — Maurice PIRON, 1947-48.

Les derniers chevriers de l'Entre-Sambre-et-Meuse

L'Entre-Sambre-et-Meuse a longtemps nourri aussi sur ses collines ou tiènes infertiles des troupeaux de chèvres :

A Petigny, jusqu'en ces dernières années, le gad'li « chevrier » groupait en un seul troupeau toutes les chèvres, les gâdes du village. Il y en avait 70 à 80. Il les conduisait brouter sur les « trieux » communaux moyennant redevance. Il était le détenteur du bouc banal qui, aux termes de l'engagement signé par le chevrier avec l'administration communale, devait accompagner constamment le troupeau. Ce service fut adjugé 47 francs par an pour la période triennale 1895-98 ; en 1897, il fut porté à 60 francs.

Petigny [Ph 69] — XIX^e siècle — Camille FRANCOTTE, 1930.

Pour Olloy. M. Joseph Chot, inspecteur honoraire de l'Enseignement moyen, a connu successivement deux gad'lis.

Vers 1885, le gad'li d'Olloy était un bossu ; lui succéda un certain Cabaroun qui fonctionna jusqu'en 1916. Le gad'li sortait de chez lui vers 10 heures, escorté de son bouc, boucâr (15), et de son chien. Un sac replié sur l'épaule, la bouffarde à la lippe, le bâton à la main, la gibecière au dos, il cornait furieusement en dévalant par les rues du village. Les portes des étables s'ouvraient et les chèvres venaient se ranger aux côtés du bouc.

Le soir, au retour, plus besoin de corner. Les chèvres s'arrêtent d'elles-mêmes devant leur étable.

Chaque propriétaire de chèvre versait au gad'li la somme de 7 francs pour toute la saison. En plus de la redevance ainsi perçue pour ses 30 à 40 chèvres, le chevrier touchait deux francs par saillie. Il se chargeait aussi d'égorger vers Pâques les nouveau-nés, se réservant comme seul prix du service le droit de conserver la peau du gadot « chevreau ».

Le chevrier a disparu par suite de l'amélioration des moins mauvais tiènes, collines calcareuses rendues propres à la culture grâce aux engrais chimiques, et réparties par la commune entre les habitants.

XIX^e-XX^e siècles, Olloy [Ph 80] — Joseph CHOT, 1936.

Dernières traces du pâturage en commun dans le Hainaut

Dans le Hainaut lui-même enfin, on put voir encore des troupeaux communs pâturant sur tel terrain bien déterminé jusqu'en plein XX^e siècle. Témoins les notes suivantes pour Audregnies et Papignies :

Avant 1914, pendant la bonne saison, le bétail des fermiers d'Audregnies paissait sur la place communale sous la garde d'un vacher qui cornait pour appeler les bêtes et pour les faire rentrer à leur ferme. Une redevance par bête était versée à la caisse communale.

Cette coutume a cessé, vu la transformation de nombreuses terres labourables en prairies et aussi à cause de la difficulté du recrutement des vachers par suite de l'instruction obligatoire. Actuellement des moutons et des chèvres, attachés à un piquet, pâturent la place moyennant une somme à payer par le propriétaire.

La corne du vacher commun est perdue, mais elle était semblable à celle que possède encore un fermier d'Audregnies (16).

XIX^e-XX^e siècles, Audregnies [Mo 60] — DUPONT, secrétaire communal d'Audregnies, 1931.

La « communauté du regain » à Papignies — dont l'existence nous a encore été confirmée en 1948 par l'instituteur communal, H. Flament — a fait l'objet d'une note de M. Léon Delférière, de Lessines, qui s'est informé sur place à notre intention :

Sur les prés de Papignies, cadastrés sous les noms « Prés de Baumères » et « Prés de Hamme », contenant environ 60 bonniers et appartenant à différents propriétaires, en vertu d'une coutume immémoriale et tenace, les habitants du village jouissent, malgré l'absence de tout règlement commun., d'un droit de vaine pâture appelé comunôté dou wayin « communauté du regain » (17).



Le troupeau commun de Papignies, 1948.

Ce privilège s'exerce dèl Madeleine (22 juillet) au Toussaint.

Le dimanche précédant le 22 juillet, à la sortie des vêpres, devant le portail de l'église, le garde champêtre annonce la mise en adjudication : ôjordwî, on passe lès vakes (les vaches) au rabès ! La surveillance du troupeau est abandonnée au moins offrant, sur le départ de 10 francs par tête et par mois (avant 1914, on partait d'un franc, 10 gros sous) (18).

Le 30 de chaque mois, le gardien, l' vakî, l' garde. l' wêteu à lès vakes, se rend à domicile pour toucher son salaire.

On appelle lès-amorces, la période du 22 juillet au 1^{er} août pour laquelle on paie un demi-terme. Par la suite, le terme entier est dû pour tout animal ayant mis pied sur la pâture le premier du mois. On ne paie qu'une demi-redevance, ène demi-vake, pour les chèvres et les moutons, lesquelles sont attachées. Le gardien n'est pas responsable des accidents survenant aux animaux dont il a la garde.

Vers les 6 heures, les vaches, les chevaux, les chèvres, les moutons sont menés o comunôté « aux biens communaux » par les propriétaires, aux lieux dits 1' plada ou lariguèt ; ils y sont repris au crépuscule, ou vers 10 heures en période de fortes chaleurs.

Le gardien se fait aider par deux ou trois gamins, ordinairement ses enfants. Ils sont armés d'èslachoûres, longs fouets. Le maître-vacher se sert d'une trompe en fer ou en corne pour sonner le retour du bétail ou alarmer les propriétaires en cas d'accident : animal noyé, ou écrasé par le train (la ligne de chemin de fer Ath-Lessines traversant les pâturages de part en part).

XIX^e-XX^e siècles, Papignies [S 7] —
Léon DELFÉRIÈRE, 1937.

Ces exemples montrent le troupeau commun subsistant en Hainaut jusqu'à notre époque. Il s'agit toutefois de bêtes pâturent sur un terrain, ou un ensemble de terrains, toujours le même, communal ou frappé de servitude, et cela seulement à une certaine époque de l'année. Il va de soi

aussi que — comme ailleurs le herdage proprement dit — c'est ou c'était surtout un usage conservé par les paysans les moins fortunés.

Il est compréhensible d'autre part que le Hainaut, ne disposant pas, ou ne disposant plus, de vastes étendues de bois et de landes incultes comme la Haute Belgique, n'ait pas conservé aussi longtemps qu'elle des pâtres y promenant pendant presque toute l'année le bétail du village. Il n'est pas moins curieux de retrouver loin de l'Ardenne quelques-unes des dernières traces du pâturage en commun, et même la toute dernière sans doute.

Les mots « herde » et « herdier » aujourd'hui

Il arrive que les mots ne meurent pas complètement avec les objets qu'ils désignent en propre. Ainsi en a-t-il été de « herde » et de « herdier » qui ont survécu souvent à la disparition du troupeau communal.

En Ardenne liégeoise, à La Gleize par exemple (19), *hiède* désigne encore le troupeau bovin de chaque fermier : *il ont one bêle hiède du bièsses* « ils ont un beau troupeau de bêtes ». On y connaît encore le verbe *hièrder* ; on dit de deux fermiers : *i hièrdèt èssonle, i n'fuzèt qu'one hiède du totes leûs bièsses* « ils font herde ensemble, ils ne font qu'un troupeau de toutes leurs bêtes » (20).

Quant à *hièrdî* « vacher » et à *hièdrèsse* « vachère », si ces mots tombent en désuétude dans toute l'Ardenne liégeoise, c'est que, depuis que les paysans ont appris à clôturer leurs prairies, on ne garde plus les vaches comme on le faisait encore à la fin du siècle dernier, où, pendant quelques heures avant midi et quelques heures après, on chargeait les jeunes gens, garçons et filles, fraîchement sortis de l'école, de veiller sur le bétail en pâture.

De même les jeunes gens de Bovigny, Commanster, Petit-Thier, Grand-Halleux, des hameaux de Francheville et de Beaumont à Stavelot, ne s'engagent plus comme *h(i)èrdîs* et *h(i)èd'rèsses* dans la région de Saint-Vith, où souvent naguère on les envoyait après leur première communion, tout comme les jeunes gens des campagnes malmédiennes allaient, en tant que *hèrdîs*, *yèrdîs* et *hèd'rèsses*, *yèd'rèsses*, s'engager dans la région germanique voisine, souvent en échange, à *candje*, avec un enfant de cette région (21).

En Hesbaye liégeoise (Hognoul, etc.), où le souvenir de la herde est perdu dans la tradition orale (22), le *hièrdî* reste encore le domestique s'occupant des porcs ; de même à Jupille *hièdrî*, à Amay et Ampsin *hèrdî*, à Huy *hièrdî* ; de là l'expression liégeoise : *il èst grossîr come on hièrdî d' pourcès* « il est grossier comme un herdier de porcs ». Notons encore qu'à Heure-le-Romain, *hièrdî*, syn. *vatch'li* — « petit fermier qui n'a que deux ou trois vaches ».

Détail intéressant, on retrouve notre terme bien loin de là, en Hainaut (23) : à Gottignies, Haine-Saint-Pierre, Houdeng, Braine-le-Comte, *yèrdî* est archaïque au sens de « vacher » (24).

Quant à *h(i)ède* lui-même, en domaine liégeois du moins, le mot n'est pas près de se perdre, vu qu'il est très employé, même dans les villes comme en Hesbaye et au pays de Herve, au sens figuré de « foule (de bêtes, de gens), grand nombre (d'objets divers, d'années, de fois, etc.) ».

Notons encore un dérivé *hièd'lêye* « contenu d'une herde » (Dict. liégeois de FORIR), qui survit dans les formes *hèrdulêye* à Redu, *hardêlêye* à Arville « troupe, bande » ;

hyâd'lêye (de pourceaux) aux Waleffes, « bande de porcs ».

Comparez, d'après BRUNEAU, *sonrêye* à Hargnies (Ardenne française) « troupe de porcs, et, plus spécialement portée d'une truie » ; à Cumières (départ^t de la Meuse), d'après LAVIGNE, *sonraye* « nichée » (au sens de cochonnée), puis, péjorativement, *ine sonraye d'afants* « une grosse famille » (25) on a déjà signalé le dérivé, surtout namurois *rassonner* « rassembler, arranger », pris souvent dans une acception péjorative (26).

Il n'est pas jusqu'au petit aide-vacher qui n'ait laissé son souvenir, plus charmant celui-là : de même qu'au sud de l'Ardenne, on dit d'une fille qu'un amoureux est allé retrouver aux champs : « elle a un *scalot* », ainsi à La Gleize on parle aussi de la vachère qui a eu *on sôte* : *il a tant v'ni à sôte adrê lèy* « il est tant venu lui tenir galante compagnie pendant qu'elle gardait ses vaches » (27). A Solwaster [Sart-lez-Spa] d'autre part, un *tîs'rou*, c'est aussi le jeune homme qui accompagne un de ses amis lorsque celui-ci commence à fréquenter assidûment quelque maison dont il désire courtiser la fille ; en ce sens c'est un synonyme de *lakê*, c.-à-d. « laquais » (28).

Toutes ces survivances lexicales seraient — si c'était nécessaire — autant de preuves de l'importance qu'a tenue dans la vie rurale l'ancien « herdage ».

Élisée LEGROS.

(1) I. DELATTE, *Les classes rurales dans la principauté de Liège au XVIII^e siècle*, pp. 130-2. — Voir aussi *Enquêtes*, t. 4, pp. 279-280.

(2) I. DELATTE, *ib.*, pp. 132-5.

(3) J. RUWET, *L'Agriculture et les Classes rurales au Pays de Herve sous l'ancien régime*, pp. 200-211.

(4) Les quatre « herderies » de l'Hertogenwald, dont il a été question au t. 4 des *Enquêtes*, p. 365, furent supprimées en 1769-1770 ; voy. A. BUCHET, *Monogr. histor. de Goé-lez-Limbourg*, 2^e partie, 1948, p. 237. (Sur les droits d'usage dans l'Hertogenwald, voy. aussi MAUR. YANS, *Hist. écon. du duché de Limbourg sous la maison de Bourgogne*, 1938, pp. 57-66).

(5) H. VAN HOUTTE, *Hist. écon. de la Belgique à la fin de l'ancien régime*, 1920, p. 526.

(6) H. BOURGUIGNON, dans *l'Institut Archéol. du Luxemb., Annales*, 66, pp. 30-31.

(7) Voyez notamment l'article du chanoine C. G. ROLAND, *Les Prés Saint-Jean*, dans les *Annales de la Soc. Archéol. de Namur*, t. 28, pp. 196-300, qui proteste contre la méconnaissance des usages anciens.

(8) L. CLAUSE, *Aperçu histor. sur la commune de Marcinelle*, pp. 162-6.

(9) J. FICHEFET, *Hist. de Jemeppe-sur-Sambre*, p. 126.

(10) Communication de M. Louis Verhulst.

(11) J. GORLIA, *Histoire de Ramegnies*, pp. 69-71.

(12) H. MASOIN, dans les *Annales du Cercle archéol. d'Ath*, 30, pp. 29-34.

(13) L. REMACLE, *Le Parler de La Gleize*, pp. 115-6.

(14) Voyez, pour la Wallonie malmédienne, l'article de F. TOUSSAINT, *Les derniers bergers*, dans *Folklore Malmédien*, 2, pp. 20-28, qui décrit divers usages anciens ou récents, notamment la messe des bergers à Sourbrodt, le 22 octobre, jour de leur saint patron Wendelin.

(15) Le chevrier « marchait en tenant le bouc par le cou soit pour s'appuyer, soit pour l'empêcher d'importuner mal à propos les chèvres de son troupeau » (Renseignement fourni par M. Z. Quertinier, curé de Mazée).

(16) Cette corne a pu être obtenue par le Musée. Voyez, t. 4, p. 91.

(17) En 1890, M. Waterman de Lessines voulut faire clôturer sa prairie. Les villageois pourchassèrent les ouvriers et firent un feu de joie avec les piquets de chêne de la clôture. En 1935, M. Fontaine, propriétaire de l'extrême parcelle sud, la clôture, mais, à la Sainte-Madeleine, il ouvrit sa prairie au troupeau commun.

(18) En 1935, l'adjudication fut consentie à 6 francs par mois et par tête.

(19) L. REMACLE, *Parler de La Gleize*, pp. 103-5. — Noter aussi le verbe *su foriêrdé* « s'égarer » (prop^r en parlant d'une vache de la iède),

d'où *on foriêrdé* « un égaré, un animal ou une personne perdue », à Jalhay (cf. ci-dessus, t. 4, p. 363).

(20) L'usage de réunir en une « herde » les troupeaux de plusieurs fermes doit être également ancien dans certaines régions : ainsi à Jodoigne, en 1575 il y avait 19 « *censes* » (= v. *cinses*, fermes) et 9 et demi « *herdes ou troupeaux de brebis et moutons* », dont on constate en 1597 que « *présentement ne sont que deux et demy, encoire les treuvant partie en louwaige* », et cela pour 9 fermes qui subsistent (voir R. HANON DE LOUVET, *Histoire de la Ville de Jodoigne*, pp. 388-9).

(21) Mon père, originaire de Beaumont-Stavelot, y est allé pendant deux étés. Il y avait alors, pour la ville de Saint-Vith, 8 à 10 petits vachers wallons, originaires surtout du pays de Vielsalm. On partait en mai, on revenait au début de novembre. Les fermiers chez qui les petits Wallons étaient placés leur payaient un nouveau costume, *one noûve montore*, et de nouveaux souliers ; ils leur remettaient aussi un modeste pécule (une trentaine de francs). Quand ils rentraient au pays, nos jeunes gens connaissaient des rudiments de patois allemand.

(22) Cf. *Enquêtes du Musée*, t. 4, p. 281, note.

(23) Sur l'existence ancienne de « herdier » en Hainaut, voir *Enquêtes*, t. 4, p. 351, note.

(24) Le Dictionn. du Centre de DEPRÊTRE et NOPÈRE signale même une seconde acception de *yêrdî* : « ouvrier manœuvre » : « *c'est lès yêrdîs qui kèrk'tè l'kèrbon* ce sont les ~ qui chargent le charbon ».

(25) L. LAVIGNE, *Le Patois de Cumières*, v^o *sonraie*.

(26) Cf. ci-dessus, t. 4, p. 350 note.

(27) L. REMACLE, dans le *Bull. du Dictionn. Wall.*, 18, p. 168.

(28) Le sens de « adolescent qui fait le faraud » donné par J. WISIMUS, *Dict. popul. wallon-franc. en dialecte verviétois pour tîsseron* [lire *tîsserou*] est inconnu de mes témoins locaux à Solwaster ; voy. *Bull. Top. et Dial.*, 22, p. 460. — On aurait tort, soit dit en passant, de déduire de ces témoignages et souvenirs, que la fonction de petit vacher était toute facile et uniquement pleine de charme : surveiller une troupe de vaches toujours prêtes à passer sur la prairie ou dans les champs du voisin (il n'y avait pas alors de clôtures), ainsi que des veaux et surtout des moutons, était souvent malaisé, d'autant que certains vachers ne disposaient pas de chien et qu'il fallait conduire son troupeau le matin, le ramener à midi, le reconduire après-midi, puis le ramener le soir à la ferme.



Le berger des Ardennes (dessin de De Doncker) - L'Illustration européenne - 1871.

TABLE DES MATIÈRES

LES TROUPEAUX COMMUNS EN WALLONIE	03
— La herde et le herdier	03
La herde au pays de Spa	04
La herde au pays de Bastogne	04
La herde au pays de Saint-Hubert	05
La herde de Ciney au XVIII ^e siècle	05
La herde au pays de Philippeville	06
La herde en Ardenne méridionale	06
La « hirde » ou « sonre » en Lorraine	06
La trompe du herdier	07
Le « bordon âs-z-onês »	07
Le collier de la maîtresse-vache	07
Les appels des pâtres et des bergers	08
Les ranz des vaches	08
Bergers, porchers, chevriers	09
— L'aire des troupeaux communs d'après les témoignages des anciens	10
— Le « herdage » en Hesbaye liégeoise sous l'ancien régime	10
Documents	11
— Les troupeaux communs autrefois à Gerpennes	12
L'organisation des troupeaux et du « herdage »	14
La nomination des pâtres	15
La rémunération des pâtres	16
L'aide du pâtre	17
Le rassemblement et le départ du troupeau	17
La sieste du troupeau	18
Le restant de la journée et le retour	18
L'estivage des troupeaux	18
La glandée et le marquage des porcs	19
Réglementation ancienne du « herdage »	19
La saison de la vaine pâture à l'est de la Wallonie	20
Les prairies grasses réservées	20
Le droit de pâturage dans l'ouest de la Wallonie	20
— Le déclin et la disparition des troupeaux communs et de la vaine pâture ..	22
Les restrictions à la vaine pâture au XVIII ^e siècle	22
Les survivances de la vaine pâture au XIX ^e siècle	23
Les derniers pâtres communs dans l'est de la Wallonie	24
Les derniers herdiers du pays namurois	24
Les derniers chevriers de l'Entre-Sambre-et-Meuse	25
Dernières traces du pâturage en commun dans le Hainaut	25
Les mots « herde » et « herdier » aujourd'hui	26



Calendrier des Bergers (1491)



Un berger vers 1372.



Une bergère au moyen âge.



Calendrier des Bergers (1491)



C.P. Gardienne de moutons dans la région de l'Amblève.



C.P. Le herdier de Nîmes sur le tienne du Morenny, vers 1920.



C.P. Le berger du Bois Saint-Jean.



C.P. Berger des Fagnes.



La Bergerie « Maubuissons » à Barvaux s/O. - Le corps-de-logis et la ferme ont été rasés; subsiste la bergerie à usage de débarras d'un club-house.

